

La messagerie de l'amitié entre les peuples

Différences

A close-up, high-angle portrait of a woman with dark, curly hair and light-colored eyes. She is looking slightly to the right of the camera with a neutral expression. The lighting is soft, highlighting her facial features. The image is framed by a dark blue border.

LES BRANCHÉS DU YIDDISH

CLES

POUR UN LIBAN LIBRE

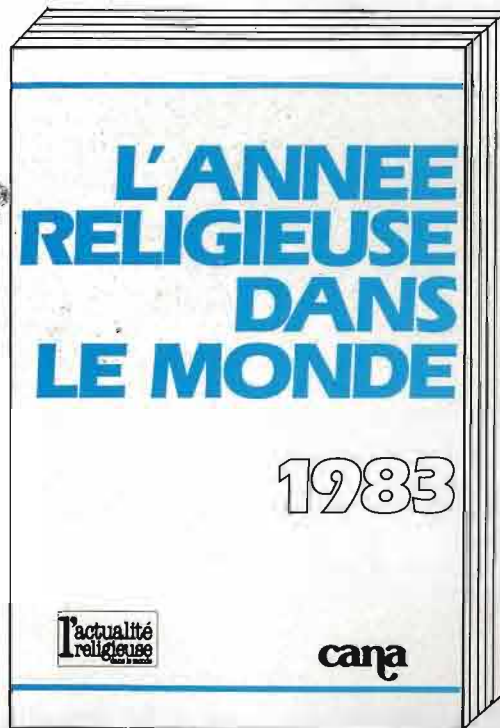
Avril 84 - n° 33 - 14 F

SEPTUAGENAIRE - M 1430 - 33 - 14 F

ISSN 0247-9095

NOUVEAU!

L'ANNÉE RELIGIEUSE DANS LE MONDE

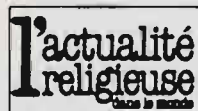


- Mois par mois, les grands événements religieux de l'année.
- Des articles sur les plus importants débats entre les diverses confessions.
- Les personnalités qui ont fait l'année religieuse.

Tout ce qu'il faut savoir sur l'actualité religieuse dans le monde, en 1983, présenté par une équipe de journalistes et de spécialistes animée par Ernest Milcent.

300 pages (format 15 x 22 cm) • Un cahier photos hors texte • Un index des noms cités • 120 F

UNE CO-ÉDITION



40, avenue George V - 75008 PARIS

UN GROUPE FRANÇAIS AU SERVICE DU « MIEUX-ÊTRE »...

PHARMACIE
MATÉRIEL HOSPITALIER ET
MÉDICO-CHIRURGICAL
PARFUMERIE ET PRODUITS DE BEAUTÉ
SANTÉ ANIMALE

... DANS LE MONDE

Plus de 80 filiales à l'étranger

Différences

Magazine créé par le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), édité par la Société des éditions Différences.

89, rue Oberkampf
75011 PARIS
Tél. : (1) 806.88.33

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Albert Lévy

RÉDACTION
Rédacteur en chef
Jean-Michel Ollé

Secrétariat de rédaction/maquettes :
Véronique Mortaigne

Service photos :
Abdelhak Senna

Culture :
Daniel Chaput

Relations extérieures :
Danièle Simon

ADMINISTRATION/GESTION
Khaled Debbah

PROMOTION/VENTES
Marie-Jeanne Salmon

ONT PARTICIPÉ A CE NUMÉRO :
Dolorès ALOÏA, Jean-Bertrand BARY, Rachid BENALLAL, Christiane DANCIE, Michel DOUMEYROU, Claude FERRAN, COUREUIL, Jean-Pierre GARCIA, Stéphane JAKIN, Pauline JACOB, Chantal LANGEARD, Annie LAURAN, Solange OOSTENBROEK, Claude RICHARD, Claire RODIER, Eric ROULEAU, Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX, Yves THORAVAL.

ABONNEMENTS
1 an : 150 F ; 1 an à l'étranger : 180 F ; 6 mois : 80 F.
Etudiants et chômeurs, 1 an : 130 F, 6 mois : 70 F (joindre une photocopie de la carte d'étudiant ou de la carte de pointage).
Soutien : 200 F ;
Abonnement d'honneur : 1 000 F.
Vente à l'étranger : Algérie 14 dinars, Belgique 140 FB, Canada 3 dollars, Maroc 10 dirhams.

PUBLICITÉ
AU JOURNAL
Photocomposition - photogravure
impression : C.P. Paris

Commission paritaire n° 63634,
ISSN 0247-9095.

Dépôt légal : 3130

PHOTO COUVERTURE :
Abdelhak Senna
Revke, avatar 1984 de la « Yiddische Mama ».

SOMMAIRE

AVRIL

POINT CHAUD **6**
Le bon, le faux et le truand
Sous prétexte de fraude, le droit d'asile est bien malmené.
Véronique MORTAIGNE, Claire RODIER

ACTUEL **10**
Jésus, drôle de juif
Qui est donc cet homme dont les chrétiens célèbrent la résurrection ?
Michel DOUMEYROU

GROS PLAN **14**
Qui a peur des motards ?
La différence sur deux roues.
Jean BARTOLI

DOSSIER **18**
Yiddishland : le nouveau monde
Une langue mourait, voici qu'elle revit, avec toute son histoire et sa culture.
Christine DANCIE, Pauline JACOB

CULTURES **24**
Liberté, Inégalité, difficultés
Une nouvelle institution de la V^e République : les radios libres.
Solange OOSTENBROEK

26
Le bon Verne chez les sauvages
Une étude sur l'antiracisme du plus grand aventurier du XIX^e siècle.
Claude RICHARD

RÉFLEXION **32**
Clés pour un Liban libre
Eric ROULEAU, spécialiste du Proche-Orient au Monde, nous confie sa foi en l'avenir de ce pays déchiré.

HISTOIRE **34**
When the saint goes marchin'In
Martin LUTHER KING, le précurseur de toutes les marches pour l'égalité.
Robert PAC

DÉBAT **36**
Laisser parler Le Pen
Serge JULY, directeur de Libération, s'interroge.

HUMEUR **41**
Le racisme ordinaire
Une bande dessinée de COUREUIL.

ONOMATOPÉES

Extrême-droite, dit un orateur. « Hou-Hou » fait la salle. Xénophobie, dit un autre. « Beurk ! » fait la salle. C'est clair : il y a encore des gens qui voient le racisme comme le haut-mal. Beaucoup de gens : aux Assises « Vivre ensemble avec nos différences » de la mi-mars, ils étaient des milliers à le dénoncer. Du coup, le lendemain, une partie de la presse a fait la fine bouche : toujours les mêmes, patati, le discours antiraciste tourne en rond, patata. C'est drôle, parce que ces Assises n'avaient rien d'une farandole : dans les différents forums, ça s'empoignait ferme. C'était bien comme ça : depuis Copernic, à part la Marche, on n'avait pas vu réunis tant de gens d'horizons, d'opinions différentes. Ça se voyait dans les salles. Dans l'auguste cadre de l'Unesco qui en a vu d'autres, se croisaient keffieh et cravates, boubous et blousons.

Ça discutait ferme aux Assises parce qu'en la matière, il n'y a pas de solution finale. Du droit de vote à la carte de dix ans, rien ne peut abattre le racisme d'un coup. Différence/ressemblance/indifférence, assimilation/intégration, première/deuxième/troisième génération, ghetto/pas ghetto, la complexité, l'analyse, bref l'intelligence, c'était à l'Unesco. Les solutions à grand coup de serpe, les « Dehors », les « A mort », c'est pour les autres. Ceux-là ne sont pas venus, tant il est vrai que le racisme est par nature aussi lâche que bruyant, du côté de la meute contre la victime.

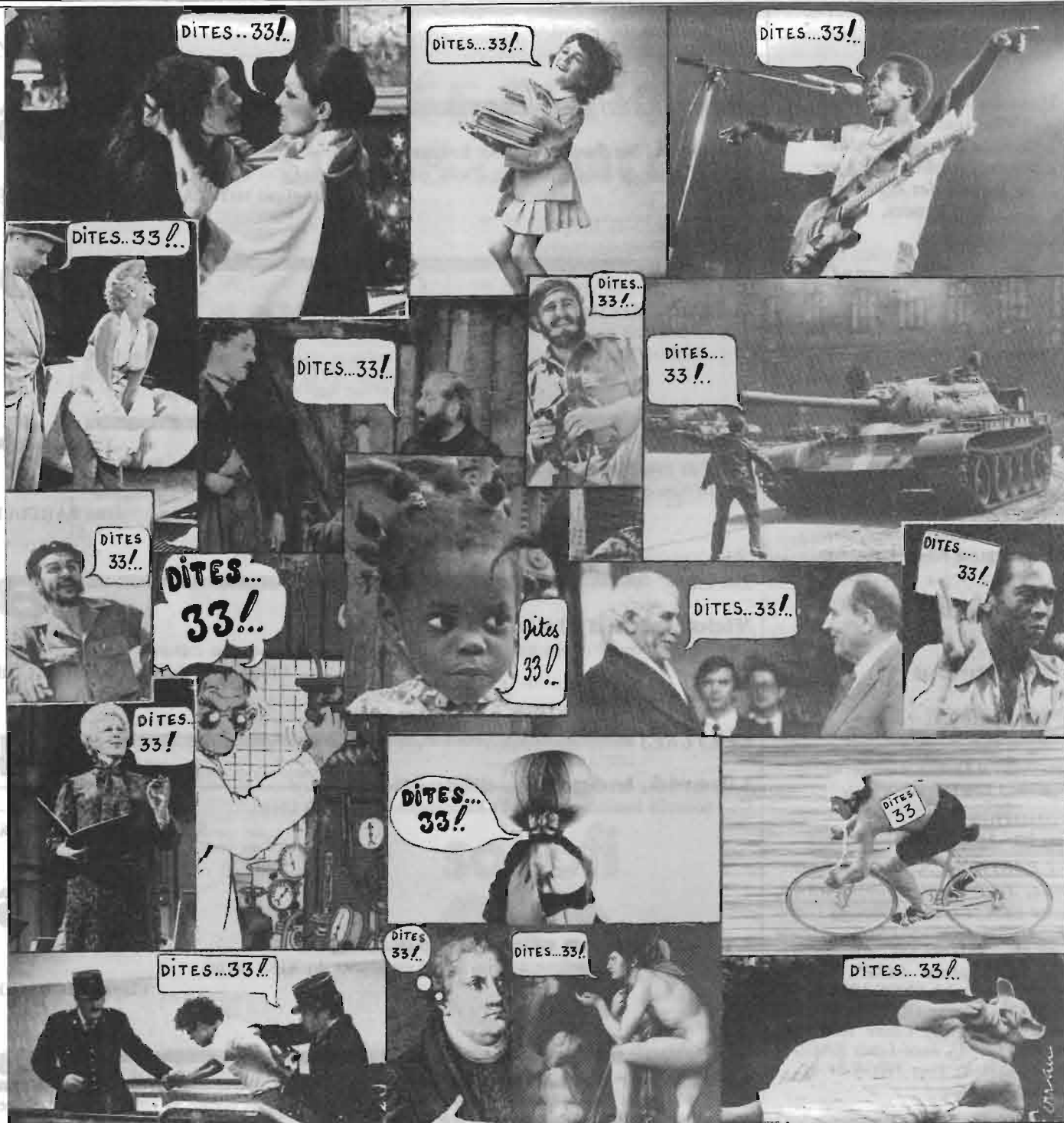
Pas de solution finale. C'est que les temps changent. Le temps n'est plus où les horreurs récentes du nazisme et les hontes coloniales portaient à prendre la défense de minorités en danger.

Il s'agit désormais de défendre, certes, et les occasions ne manquent malheureusement pas, mais surtout d'avancer, de relever le nouveau défi français, celui de la coexistence pacifique dans une société pluriculturelle. C'était ça, les Assises : ni blabla, ni ron-ron, du débat. Unanimité dans les buts, différences dans les moyens.

Différences en est un, qui a maintenant trois ans. Vous avez le droit de vous en servir. Pour que le discours et le dialogue portent plus loin que les cris de la haine.



Différences



Différences n° 33 : votre magazine a trois ans.

Je m'abonne à Différences, le mensuel en bonne santé.

150 F (1 an) 80 F (6 mois) 200 F (soutien)

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Commune _____

Profession _____

Bulletin dûment rempli accompagné d'un chèque à retourner à :

Différences (Service Abonnements), 89 rue Oberkampf, 75011 PARIS.

Abonnement 1 an : étranger : 180 F ; chômeur et étudiant : 130 F.

— Réfugiés —

LE BON, LE FAUX ET LE TRUAND

Mars 82 : l'Office français pour les réfugiés et apatrides (OFPRA) fait savoir que « en raison de l'embouteillage des services compétents, toutes les entrevues avec les Africains noirs sont suspendues pour un mois ». Novembre 83, Gilles Rosset, secrétaire général du même office, publie *Blanc Cassé*. Scandale et grincements de dents : le livre met en scène un Africain, aspirant-réfugié, qui fraude pour toucher les allocations familiales.

Deux épisodes d'une drôle de guerre, née d'une histoire de faux papiers découverte en 1982. Des Zaïrois s'inscrivaient comme demandeurs d'asile sous plusieurs identités afin de bénéficier des avantages sociaux afférents (voir encadré).

S'il est vrai, comme l'affirment certains, que cette opération a été montée par le général Mobutu en personne afin de jeter le discrédit sur les Zaïrois obligés à fuir sa dictature, elle l'a été de main de maître. L'ère du soupçon s'est installée à l'OFPRA et son actuel directeur, M. Fieschi, s'est chargé d'en faire profiter le plus grand nombre par voie de presse.

Dénonciation systématique de fraudes, insistance sur le caractère profiteuse des demandeurs, que de propos surprenants dans la bouche du dirigeant d'un office censé protéger les réfugiés ! Certes des irrégularités ont été commises, mais ce qui rend la politique de l'OFPRA moins crédible, c'est la sévérité particulière, à partir de quelques cas montés en épingle, dont on a fait preuve à l'égard des Africains, qui n'ont certaine-

Des profiteurs, les demandeurs d'asile ? Des petits malins à qui l'étiquette politique permet de se glisser à travers nos frontières ? La réputation du sacro-saint droit d'asile en France en prend un coup.

ment pas l'apanage de la fraude. A cet égard, il est significatif qu'en dépit du délire verbal à leur sujet, aucune statistique à ce jour n'ait été publiée concernant les abus des différents groupes demandeurs.

Du reste, la population africaine visée ne représente que 15 % des 22 471 postulants à l'asile... Devant de telles déclarations, le silence volontaire (ou la négligence coupable) d'un gouvernement tiraillé entre le maintien du droit d'asile « sacré » et la tentation de mesures de plus en plus restrictives à l'égard des étrangers, fussent-ils persécutés dans leur pays d'origine, n'a pas manqué de surprendre.

Décentralisation

Au-delà de l'anecdote, c'est la nature même de l'OFPRA qui est remise en cause. Les directeurs de ce rouage essentiel du droit d'asile sont nommés pour trois ans par le ministère des Relations extérieures. Fonctionnaires en fin de carrière, peu au fait du problème des réfugiés, ils sont le plus souvent coupés de la base, c'est-à-dire du personnel de l'OFPRA. Cette cassure interne, doublée d'un lien direct avec la diplomatie française, ne facilite pas la tâche d'un organisme déjà surchargé.

Qui, en accordant l'asile politique à un ressortissant italien ou ivoirien, admettra que les

droits de l'homme sont aussi bafoués dans des pays « démocratiques » ?

Dans sa dénonciation des « faux réfugiés », M. Fieschi a pu se laisser influencer par une certaine opinion publique, elle-même relayée par les autorités : alors que les préfectures ne sont chargées que de transmettre les demandes à l'OFPRA, une pratique de plus en plus courante en leur sein est de les bloquer en appréciant elles-mêmes les chances de succès des candidats à l'asile. Des consignes du ministère de l'Intérieur leur rappellent, pourtant les

limites de leur rôle : déceler les demandes présentées par une même personne sous des identités différentes et s'en remettre à l'OFPRA pour tous les dossiers présumés litigieux.

Que va apporter la « décentralisation » que propose le rapport récemment présenté par la Délégation interministérielle aux réfugiés ?

On y prévoit notamment de mettre en place des « délégués régionaux » de l'OFPRA, chargée d'accélérer et de mieux articuler l'enregistrement des demandes d'accès au statut de réfugié.

On peut craindre cependant que ceux-ci ne jouent surtout le rôle « d'agents aiguilleurs » appliquant les critères d'une grille préétablie. De plus, on suppose, sans doute à juste titre, dans les milieux syndicaux concernés, que cette augmentation des effectifs, pourtant attendue, serve plus à renforcer l'arbitraire qu'à améliorer la qualité de l'accueil, une des conditions jugée indispensable pour résorber le retard accumulé dans certaines divisions de l'OFPRA, faute de temps et de moyens.

La légalité mise à mal

A l'heure actuelle, immigrés et réfugiés sont logés à la même enseigne : le décret du 27/05/1982 met, pour les documents administratifs (passeports, visas d'entrée), tous les étrangers sur le même plan. D'où une confusion prévisible. Depuis le début de l'année, France Terre d'Asile a eu connaissance de dix cas, dont trois exécutés, de rapatriement immédiat de demandeurs d'asile. « La circulaire Badinter sur la reconduction des clandestins à la frontière est appliquée sans discernement. Neuf fois sur dix, les

magistrats se refusent à faire la différence, certainement par méconnaissance de la loi... En réalité, souligne le même organisme dans sa Lettre d'information de décembre 1983, la légalité est ici mise à mal. Le décret du 27 mai 1982, en ignorant les réfugiés (...) a méconnu les obligations qui découlent des engagements internationaux de la France et notamment de la Convention de Genève ».

Cet autoritarisme grandissant s'appuie sur une hypothèse simple : devant des frontières fermées à l'immigration, des clandestins auraient trouvé la filière OFPRA pour venir travailler en France. D'où des a priori défavorables qui handicapent tout demandeur d'asile venu par ses propres moyens. Comment prouver alors sa qualité de réfugié ?

S'il arrive seul, on se demande pourquoi il a laissé sa femme ; si elle est là, on trouve étonnant qu'elle ait pu partir avec lui. S'il a un passeport, c'est louche ; s'il est clandestin, c'est pire .

A France Terre d'Asile, qui traite environ 4 000 dossiers par mois, on n'affiche pas un optimisme à toute épreuve devant la politique ambivalente menée depuis quelques mois, tant au niveau du gouvernement qu'à celui des préfectures.

FDTA et d'autres organisations humanitaires chargées de l'accueil des réfugiés poussent la logique à fond : « *Bientôt le seul réfugié admis sera celui qui a pu obtenir un visa d'entrée préalable, comme c'est le cas pour les réfugiés du Sud-est asiatique et des pays de l'Est* ».

Dans cette chasse aux sorcières, les Africains sont lourdement pénalisés. Ni l'absence de traditions écrites, ni les procès sommaires, ni les bonnes relations diplomatiques maintenues par la France sur le continent africain, n'aident à démontrer la validité d'une requête. Faudra-t-il les renvoyer dans les bras de leurs tortionnaires ? □

Véronique MORTAIGNE
Claire RODIER

L'ASILE ET LE REFUGE

La convention de Genève du 28.07.1951 définit un statut international pour les personnes réfugiées avant cette date dans les pays européens.

D'après cette convention, est considérée comme réfugiée toute personne qui « craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ».

Créé en 1953, l'OFPRA et la Commission de recours ont la charge d'octroyer ou non le statut de réfugié aux demandeurs d'asile en France.

La législation française prévoit une seule catégorie de réfugiés. Cependant, certaines personnes qui échappent en partie aux critères de la Convention de Genève ou ne veulent pas demander le statut de réfugié peuvent être simplement « asilées ».

En principe, le simple fait de demander l'asile apporte la garantie de ne pouvoir être refoulé dans le pays d'origine.

Aucun délai n'est fixé pour le dépôt de la demande, mais il est conseillé de la faire dès l'arrivée. Ce dépôt donne droit à une attestation, permettant d'obtenir les titres temporaires de séjour et de travail.

A compter de l'enregistrement de la demande, l'OFPRA a quatre mois pour prendre une décision.

En cas de rejet tacite ou exprès de l'OFPRA, il est possible de solliciter un recours dans un délai d'un mois auprès de la commission de Recours des Réfugiés.

De ces principes découlent la possibilité de s'inscrire à l'ANPE et de percevoir des indemnités des ASSEDIC. □

Si le droit à la sécurité sociale est ouvert aux demandeurs d'asile, comme aux réfugiés, dès lors qu'ils exercent une activité salariée, ils n'ont plus accès aux prestations familiales depuis mai 1983.

En revanche, il existe des prestations spécifiques, destinées à aider les réfugiés et demandeurs d'asile à réaliser leur insertion : une allocation de subsistance versée les premiers mois, et la possibilité de prise en charge dans des centres provisoires d'hébergement.



Une partie des réfugiés est accueillie en France par contingents en fonction de « quotas » décidés par le gouvernement en accord avec le H.C.R. : c'est le cas pour le Sud-Est asiatique. Actuellement, ces quotas sont fixés à environ 700 personnes par mois.

D'autres arrivent officiellement avec l'accord préalable des autorités françaises, donc munis d'un visa d'établissement (Amérique Latine, Pologne, Europe de l'Est et Moyen-Orient).

Dernière possibilité, les arrivées « spontanées » : les demandeurs d'asile viennent soit avec des visas de courte durée, soit sans visas. Cette catégorie, en augmentation constante depuis quelques années, comprend surtout des Africains, mais aussi des Asiatiques, des Européens et des Américains du Sud. Au total, pour 1983, on estime le nombre de demandeurs d'asile à 22 500, parmi lesquels 9 915 provenant d'Asie du Sud-Est et 3 700 venant d'Afrique. □



Une famille africaine dans un centre d'hébergement « Un réfugié venu seul, c'est louche, avec sa femme,

de France-Terre d'Asile : c'est bizarre ».

Législation anti-nazie

La législation ouest-allemande risque de faire les frais des petites et grandes manœuvres de M. Franz Josef Strauss, leader du parti C.S.U., appartenant à la coalition gouvernementale.

M. Strauss a en effet mis son veto au projet de loi du gouvernement destiné à pallier les lacunes de la législation actuelle sur la répression des activités néo-nazies.

Ce projet, proposé déjà par le précédent gouvernement social-démocrate de M. Helmut Schmidt, donne notamment la possibilité au Procureur d'Etat (et non plus seulement aux particuliers, comme il en est aujourd'hui) de poursuivre toute personne niant l'existence des chambres à gaz. (2 mars).

Pour les observateurs, il s'agit avant tout pour M. Strauss de faire là une démonstration de force face à M. Kohl et d'affaiblir un peu plus sa position.

Au pays de l'apartheid

Les autorités sud-africaines auraient l'intention de proposer au fondateur du Congrès National Africain (ANC), condamné à la prison à vie et détenu depuis vingt et un ans à Robben Island,

de le libérer s'il accepte de s'établir dans le « bantoustan indépendant » du Transkeï, dont le président, le chef Matanzima, est un de ses cousins (28 février). L'avocat de M. Mandela fait savoir que le fondateur de l'ANC refuse d'être libéré pour s'installer dans un bantoustan (3 mars).

Le Mozambique et l'Afrique du Sud signent un pacte de « non-agression et de bon voisinage » destiné à normaliser leurs relations, après plusieurs années de guerre larvée.

Le texte, salué comme un événement historique de part et d'autre, a été signé peu avant midi heure locale par le président mozambicain Samora Machel, en grand uniforme de maréchal, et le Premier Ministre sud-africain, Pieter W. Botha. Aux termes de l'accord de Nkomati, le Mozambique et l'Afrique du Sud s'engagent à ne lancer « aucune attaque terrestre, aérienne ou maritime contre le territoire voisin, à s'abstenir de toute action de propagande ou de sabotage, ou à abriter des éléments tiers hostiles à l'autre ».

Le document, rédigé en portugais et en anglais, précise que tout conflit devra désormais se régler par la négociation et non plus par des raids de représailles comme

en a livré, à trois reprises, l'armée sud-africaine au Mozambique depuis 1981. Le texte prévoit également l'organisation de patrouilles mixtes à la frontière, afin d'en vérifier la bonne étanchéité.

A aucune moment il n'est fait explicitement mention du Mouvement national de résistance (MNR) du Mozambique, en lutte contre le régime marxiste du président Machel, ni du Mouvement nationaliste anti-apartheid de l'ANC (Congrès National Africain). Les deux organisations apparaissent toutefois comme les « victimes » de l'accord. Aux termes de celui-ci, l'Afrique du Sud ne pourra plus soutenir la guérilla du MNR et le Mozambique devra veiller à ne pas servir de tremplin aux actions de l'ANC en territoire sud-africain (16 mars).

Le Congrès National Africain (ANC) condamne le pacte de non-agression signé entre le Mozambique et l'Afrique du Sud et s'engage à « intensifier son offensive politique et militaire » contre le régime de Prétoria (17 mars).

La rafle

Penchés vers le sol mouillé, quelques grands Africains fouillent parmi les objets épars. Pour essayer de sauver ce qui peut l'être. Sur le pavé sale, pêle-mêle, des pulls, des disques piétinés, des brosses à dent. Les mille objets qu'on trouve dans n'importe quel appartement et que les policiers, la veille au soir, ont jetés dans la rue sans le moindre égard pour ceux à qui ils appartenaient. (14 mars)

En quelques minutes les habitants, en majorité des Africains, se sont retrouvés le dos au mur, fouillés, frappés souvent. Les rares portes qui avaient résisté aux raids précédents se sont vues défoncées à coups de bottes, chaînes hifi, télé, matelas sont passés par les fenêtres sans attendre.

L'opération de contrôle a eu lieu à l'îlot Châlon dans les mêmes conditions que le 15 février et le 3 mars.

Le MRAP, dans un communiqué, « condamne vigoureusement le mépris manifesté dans la méthode employée : impressionnant déploiement de policiers casqués et armés, rafles, moqueries, insultes racistes, bris de matériels et de locaux, jets par les fenêtres d'objets personnels. Le MRAP s'étonne et s'inquiète de voir la force publique nationale prêter son concours à de telles pratiques inhumaines qui rappellent les heures les plus sombres de l'histoire de France.

Sous prétexte de rechercher d'éventuels délinquants, on met en cause toute une population africaine, ce qui contribue à véhiculer et amplifier le racisme et occulte les vrais problèmes.

Le MRAP ne saurait tolérer de telles pratiques. Il demande aux autorités compétentes de prendre toutes dispositions pour que cessent de telles opérations. (16 mars)

Haro sur les Harkis

Ils sont six « anciens » à ne pas se vouloir « immigrés » mais « Français musulmans » ; étendus sur des matelas d'une annexe de l'église Saint-Louis à Saint-Etienne, ils poursuivent une grève de la faim.

Leur mouvement est devenu l'affaire de la communauté harki. Le tract distribué aux rares visiteurs rappelle que les « Français musulmans sont toujours soumis à l'indifférence et au racisme quotidien. Que leurs jeunes chôment à 67 % alors que la moyenne nationale est de 13 %. Et ils en ont assez d'être intéressés uniquement lors des échéances électorales. »

Le Président du Front National des Rapatriés Français de Confession Islamique (FNRFICI) est venu encourager le mouvement. « Cette action peut faire bouler de neige. D'autres sections sont prêtes à prendre le relais. C'est d'abord une action de sensibilisation. Les Français musulmans constituent une importante minorité française ». Et plus concrètement, la grève de la faim sert de tremplin pour constituer à Saint-Etienne une section du FNRFICI, organisation concurrente de l'Union Nationale des Français Combattants Islamiques qui était, jusqu'à présent, dans le département de la Loire, la seule interlocutrice auprès des services sociaux et administratifs.

Certains Français musulmans reprochent en effet à cette dernière organisation d'être dirigée par des anciens officiers français revenus d'Algérie. « En vingt ans, les choses ont changé et nous sommes toujours sous la tutelle des officiers ». (14 mars)

Appel aux croyants

Pour la première fois en France, les responsables des principales confessions religieuses s'associent pour une longue déclaration sur le racisme et le pluralisme dans la société.

M. Cheikh Abbas, recteur de la grande Mosquée de Paris, M. René Samuel Sirat, grand rabbin de France, Mgr Jean Vilnet, président de la conférence



17, 18 mars, les Assises nationales contre le racisme

épiscopale de France, le pasteur Jacques Maurry, président de la Fédération protestante de France, et Mgr Meletios, président du conseil interépiscopal orthodoxe invitent les croyants à se désolidariser de toute attitude raciste et à rencontrer fraternellement les autres hommes. (16 mars).

« Vivre ensemble avec nos ressemblances »

En novembre et décembre, la Marche pour l'Egalité avait fait date dans l'histoire de la lutte antiraciste.

A l'initiative du MRAP, des Assises nationales pour « Vivre ensemble avec nos différences » se déroulent à la Maison de l'UNESCO à Paris réunissant aussi bien des Eglises que des mouvements de jeunes, des associations d'immigrés et des partis et syndicats. (17 et 18 mars)

A l'occasion de la Journée internationale contre le racisme se déroulent plusieurs manifestations, dont une organisée par l'association des mères de victimes d'attentats racistes sous les fenêtres de la Chancellerie (21 mars).

La Communauté européenne organise, pour sa part, une première confrontation à Strasbourg

partageant les expériences de chaque pays-membre autour du thème : « Les étrangers en Europe : une menace ou un atout » (20, 21 mars).

Pour des raisons de calendrier, nous ne pouvons rendre largement compte des Assises « Vivre ensemble avec nos différences » qui se sont tenues à Paris les 17-18 mars. Nos lecteurs trouveront le compte rendu intégral des débats dans un numéro spécial en cours de fabrication.

Les mêmes droits

M. Georges Marchais répond, dans l'**Humanité Dimanche** à des lettres sur l'immigration et le racisme, en soulignant, notamment, que, « depuis 1974, la proportion d'immigrés dans la population française s'est stabilisée alors que, depuis cette date, le nombre de chômeurs a presque été multiplié par cinq. Ce n'est donc en aucune façon la présence de travailleurs immigrés qui est la cause de l'accroissement du chômage ».

Parlant de l'émission d'**Antenne 2** sur la crise économique diffusée le 22 février, M. Marchais « donne acte à ses auteurs d'avoir reconnu que chasser les immigrés ne serait pas une solution », mais il se déclare « indi-

gné par les raisons qu'ils ont avancées. En substance, écrit-il, il ne faudrait pas que ces travailleurs partent, parce que, alors, on ne trouverait plus d'éboueurs et de manœuvres ! Autrement dit : si les Espagnols s'en vont, où trouverais-je une bonne ? Quel mépris ! »

M. Marchais réaffirme la position du PCF sur cette question : arrêt de « toute immigration nouvelle, officielle ou clandestine » ; possibilité offerte aux travailleurs immigrés qui en font le choix de rester en France, avec « les mêmes droits sociaux et les mêmes devoirs que les travailleurs français » ; possibilité pour « tous ceux qui souhaitent retrouver leur pays, de le faire dans les meilleures conditions » (2 mars).

Une communauté s'interroge

Les responsables de la jeunesse arménienne de France en tremblent encore : une bombe vient d'exploser, soufflant la vitrine d'une horlogerie-bijouterie, le capot d'une voiture en stationnement, fauchant deux personnes, et criblant d'éclats la porte d'entrée de leur centre à Marseille ; quelques minutes avant, une quarantaine d'enfants franchissaient cette porte, sortant d'un cours de danse folklorique.

Personne ne revendique l'attentat et les policiers chargés de l'enquête s'enferment dans une prudente réserve. Une seule certitude semble-t-il pour les enquêteurs : la « bombe était artisanale ». Elle a donc pu être posée par des amateurs. Ce qui élargit l'éventail des hypothèses et rend encore plus perplexes la communauté arménienne à Marseille.

Les plus modérés font des rapprochements avec les attentats récents, contre le stand de l'Algérie à la foire de Marseille à l'automne dernier, à la fête juive du Pourim en février 1983. Pour eux, l'extrême-droite vise le ministre de l'Intérieur au travers des communautés les plus importantes de sa ville.

Mais, bien sûr, les plus nombreux songent à l'ennemi héréditaire, l'auteur du génocide de 1915 dont on célébrera le 69^e anniversaire dans un mois.

Une dernière hypothèse est avancée, aussitôt ravalée par ceux-là mêmes qui l'expriment, tant elle les horrifie : un règlement de compte interne, entre groupe d'Arméniens opposés. La communauté est en effet divisée, sur le plan politique notamment. La stratégie de violence de l'ASALA exacerbe les divergences et les débats sont parfois vifs. Car personne ne doute que l'engin devait exploser au moment de la sortie du groupe de jeunes danseurs (17 mars).

ils luttent pour les droits de l'homme

Walesa Prix Nobel

Une enquête de François Gault

Nadine Bari

Grain de sable Les combats d'une femme de disparu

Soeur Emmanuelle

Un livre de Paul Dreyfus

Le Père Joseph

Les pauvres sont l'Eglise

ils sont édités au Centurion

— Réconciliation —

JÉSUS, DRÔLE DE JUIF

Condamné parce que « nazôrien »



Juifs et chrétiens fêtent leurs Pâques. Une occasion pour s'interroger sur leurs motifs de discorde.

Depuis deux mille ans, une rumeur persistante l'affirmait : les juifs seraient collectivement responsables d'avoir assassiné l'Éternel. Fondement de l'antisémitisme catholique, l'accusation de déicide portée contre les adeptes de la foi mosaïque se maintint peu ou prou jusqu'au concile de Vatican II. Malgré des attermolements et une formulation assez peu vigoureuse, l'assemblée des évêques réunie à Rome lava finalement les enfants d'Israël de

l'effrayante accusation. Depuis, de nombreux exégètes (spécialistes de l'Écriture Sainte) ont admis l'évidence : Jésus n'était pas chrétien mais juif. Ceci, d'ailleurs, ne met pas en cause la foi chrétienne qui consiste à reconnaître dans la vie, la mort et la résurrection du juif Jésus la plus haute manifestation de Dieu sur terre, son « incarnation ». Reste à savoir quelle sorte de juif fut celui que l'Église affirme être le fils du Créateur. La Palestine du premier siècle offre en effet une large

palette de solutions à la question que se posent les juifs qui l'habitent : comment Dieu compte-t-il accomplir les promesses faites à Israël alors que le pays est soumis à la Rome païenne ? A tel point qu'il faut parler non pas du mais des judaïsmes qui cohabitent et se confrontent dans les décennies qui précèdent la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains, en l'an 70.

La culture juive est alors entièrement centrée autour du Tem-

ple de Jérusalem. Bonne affaire pour les prêtres qui en assurent le service. Cette caste héréditaire bénéficie des multiples aumônes et du commerce qui gravite autour de l'institution sacrée. Le statu quo lui convient à merveille. La Rome impériale est tolérante et supporte le particularisme juif pourvu qu'il ne porte pas atteinte à la « Pax ramana ». Collaborateurs stupéfiés de la puissance occupante, prêtres et lévites multiplient les conditions rituelles à la pratique du culte. En fait, le peuple, les femmes, les esclaves s'en trouvent exclus.

La religion et le salut sont pratiquement réservés aux oisifs, donc aux privilégiés.

Face à cette monopolisation de la foi, les juifs sincères réagissent. Certains vont à l'extrême. Les zélotes, parti politique de libération, prônent la lutte armée contre les Romains et le rétablissement d'un État juif. Solution que le rapport des forces rend illusoire et qui se terminera en catastrophe. Côté mysticisme, les esséniens se retirent dans le superbe isolement du désert qui borde la mer Morte et tentent de recréer, dans leurs monastères, des îlots de judaïsme authentique.

Les études les plus récentes (1) situent Jésus à la rencontre entre ces deux mouvements. Beaucoup d'indices montrent qu'il est issu du mouvement pharisien : il prêche dans les synagogues, ses commentaires de l'Écriture ressemblent beaucoup, par la forme, à ceux des autres « rabbi ».

Mais sur le fond, il apparaît très proche du baptême. Il reçoit le baptême des mains de Jean puis baptisera lui-même, comme l'indique le quatrième évangile. Il annonce, lui aussi, les temps derniers, attaquant vigoureusement les prêtres de Jérusalem. L'épisode où il chasse les marchands du Temple mérite qu'on s'y arrête. Il ne s'agit en effet pas de simples commerçants qui profiteraient du rassemblement de pèlerins mais de véritables auxiliaires du culte qui vendent les animaux nécessaires aux sacrifices. Avec Jésus, la simplifica-

tion est radicale. Des lois bibliques, il ne retient que la plus immédiate, la seule qu'on puisse pratiquer en tout temps, en tout lieu, quelque soit sa condition : *Aime ton Dieu et ton prochain comme toi-même*. Rapidement, il abandonne même le rite du baptême. Pas étonnant que les exclus du salut officiel se reconnaissent en lui. Son entourage est singulièrement hétéroclite : des femmes dont certaines ne sont d'ailleurs pas des prix de vertu ; des artisans ; des publicains, membre de l'administration romaine que leur fonction met en état d'impureté permanente ; et même, une fois ou l'autre, des non-juifs. Rien ne l'arrête dans cet universalisme subversif.

Les Pharisiens

Deux courants, plus réalistes, emportent l'adhésion populaire. Le premier est le pharisaïsme. Inventeurs de la synagogue, les pharisiens tentent de mettre la pratique juive à la portée de tous. Ils commentent la loi et les prophètes dans les sermons qui sont à l'origine des commentaires talmudiques. Caricaturés par les premiers chrétiens — qui étaient leurs concurrents directs —, ils ne sont nullement les hypocrites qu'on veut faire croire. Seulement, leur religion reste marquée par les rites d'exclusion, qui séparent le juif élu par Dieu de la masse des « gentils ». Bien que simplifiées, les pratiques qu'ils exigent du vrai croyant sont difficiles à mettre en œuvre pour les plus pauvres, astreints à des labeurs harassants, souvent en contact avec des personnes ou des objets rituellement impurs.

Un mouvement d'inspiration populaire se propose d'offrir à ceux-ci une porte de salut : le baptême. Le plus connu des prédicateurs baptistes est Jean, ascète qui prêche sur les rives du Jourdain. Là, pas d'ablutions interminables, pas de purifications tarabiscotées. Il suffit de se plonger une bonne fois dans l'eau vive en demandant le pardon de Dieu et l'essentiel est fait. La

prédication du baptiste est simple et vigoureuse : Dieu accorde le pardon aux pauvres, son jugement est proche, les puissants seront abaissés et les humbles connaîtront la gloire. Jean n'hésite pas à fustiger le tétrarque Hérode, créature des Romains, qui le fera exécuter.

La suite est connue. Fait prisonnier et jugé par les prêtres du Temple, il est condamné à mort comme « nazôrien », c'est-à-dire baptiste. Le pouvoir romain entérine la sentence contre un homme qui se serait proclamé « roi des juifs ». La double accusation est portée sur l'écrêteau qui surplombe la croix.

La destruction du Temple de Jérusalem, en 70, anéantit l'influence des prêtres. Les zélotes qui pensent encore possible une solution politico-militaire sont écrasés, en 132, par la puissance romaine. Les esséniens disparaissent de n'avoir pas su dépasser la réaction sectaire et élitiste. Subsistent deux courants judaïques principaux, les pharisiens et les chrétiens.

Mais le christianisme naissant choisit rapidement la ligne saint Paul, un pharisien converti, qui pousse à son terme la logique universaliste de Jésus et rend sa religion acceptable à tous les citoyens de l'Empire. Chassant sur le même terrain que les pharisiens — les communautés juives de la Méditerranée orientale —, le christianisme paulinien marque fort la différence, ce qui explique la vigueur avec laquelle les Évangiles attaquent l'autre courant du judaïsme.

Mais la foi des rabbi pharisiens résiste à l'influence grandissante de la nouvelle doctrine et donne naissance au judaïsme rabbinique que nous connaissons aujourd'hui. Ce cousinage et cette concurrence expliquent en partie les déboires ultérieurs. Ils peuvent aussi fonder de féconds rapprochements.

Michel DOUMEYROU

(1) Lire en particulier « Jésus et l'Histoire » de Charles Perrot, éd. Desclée.

FLASH

A l'occasion du procès DOUKARA, qui se déroule actuellement à la 15^e Chambre correctionnelle de Paris, le Comité Médico Social pour la Santé des Migrants a été interpellé à plusieurs reprises sur la question des mutilations sexuelles pratiquées dans des familles africaines ayant immigré en France. Il tient à rappeler :

- 1 - Qu'il réprovoque une pratique qui porte atteinte à l'intégrité physique, psychique et affective de la femme.
- 2 - Que la dimension à donner au problème dépasse le champ juridique mais ne saurait se limiter à un débat professionnel.
- 3 - Que la prévention des pratiques de l'excision ne passe pas par la répression mais par une attitude de promotion de la santé où avec la participation des intéressés, professionnels de la santé et usagers, serait faite une information sur le corps et les composantes psycho-affectives de la sexualité.
- 4 - Que certaines de nos pratiques peuvent être ressenties comme de véritables mutilations, c'est le cas des césariennes redoutées par des femmes africaines, qui craignent d'invalider leur capacité à avoir d'autres enfants.
- 5 - Enfin, que toute question relative à la santé est liée aux autres facteurs qui l'influencent ; ainsi doivent être considérés en priorité la précarité des conditions d'existence de certains étrangers vivant sur le territoire français et les sentiments d'exclusion et de peur face à notre intolérance.

P our la première fois depuis leurs naissances respectives, rencontre au sommet de deux institutions culturelles : le Salon du livre et **Différences**. Notre mensuel y était en effet diffusé au stand du MRAP.

Les horizons du voyage se sont élargis et il est devenu difficile de passer d'une vie sédentaire aux semaines d'aventure que nous souhaiterions. Voyager seul n'est pas aussi simple. ITINERANCES vous propose tout un éventail de voyages-expéditions :

- CEYLAN 17 jours 8980 F
- SAHARA 15 jours 8395 F
- KENYA 22 jours 11700 F
- PEROU-BOLIVIE 28 jours 13650 F

et de nombreuses autres propositions dans notre brochure 1984.

Demandez-la !

voyages-expéditions
5, rue Racine - 75006 Paris - 326.02.00

itinérances

Pour recevoir la brochure, retourner le bon ci-joint

Nom :
 Adresse :
 Ville :
 Code postal :

« Vivre ensemble avec nos différences... Un vœu pieux ? Un programme ? Non, une réalité de la vie en France. Quatre millions d'étrangers. Beaucoup disent que c'est trop, que c'est impossible à vivre. Pourtant, la vie va. En exposant ces photos, le MRAP et la RATP ont voulu en témoigner.

Et quel meilleur moyen que la photo pour saisir ce qui est ? Ces quelques images, c'est la France. Pas sa face cachée, mais au contraire les visages de ceux que chacun de nous rencontre, de Marseille à Lille, de Brest à Strasbourg.

Vous allez regarder quelques instants ces photos, et vous allez sans doute les trouver belles. Elles le sont. C'est parce que notre vie est belle, dans la richesse de ses différences, même si elle est loin d'être toujours gaie. La photo ne fait que multiplier un regard plus appuyé sur cette beauté. Peut-être vivrons nous mieux ensemble, si nous portons sur la réalité ce regard d'intérêt du photographe, cette tendresse instantanée pour un monde en mouvement ».

Ce texte accompagnait l'expo photo organisée par le MRAP et la RATP à la station RER Châtelet-Les Halles en mars.

Le MRAP a expédié 100 cartes-lettres à Winnie Mandela assignée à résidence dans le bidonville jouxtant le village de BRANDFORT en Afrique du Sud.

Winnie est la femme de Nelson Mandela, président du Congrès National Africain (ANC) emprisonné à vie à Robben Island.

Elle est harcelée depuis de 20 ans par les racistes sud-africains qui prétendent lui interdire de lutter pour la libération de son peuple.

Ces cartes-lettres sont disponibles au siège du MRAP. Elles sont destinées à collecter des fonds pour financer des actions de solidarité avec les victimes de l'apartheid et animer des campagnes d'information sur le régime esclavagiste sud-africain.

Chaque carte est proposée pour la somme de 5,00 F. Le signataire doit l'expédier à l'adresse suivante : Winnie Mandela, 802, Brandfort Location P.O. BRANDFORT 9400 ORANGE FREE STATE (Afrique du Sud).

Pendant plus de trois mois et demi, la BPI et le CCI du Centre Pompidou vivent à l'heure, au rythme, devrions-nous dire de cultures étrangères, africaines, maghrébines, méditerranéennes, qui fécondent la production culturelle qui se fait en France, avant, parfois, de retourner au pays d'origine, comme pour les Africains, par exemple. Pendant plus de 3 mois, donc, vidéos, photos, musiques spectacles, le tout dans les parties publiques et gratuites du centre, présentent les réalisations des grandes ou moins grandes troupes africaines, leurs sources d'inspiration, les hommes et les femmes qui sont les artisans de cette floraison de créations qui doivent autant au théâtre proprement qu'au mime, qu'à la marionnette, à la musique, aux cultures traditionnelles comme aux techniques les plus actuelles. (8 février - 21 mai 1984).

Une belle initiative, celle des Editions Léon Faure, qui proposent le Cinémaléon : une équipe vient dans votre école, projette un film antiraciste, et lance un débat avec les élèves. Plusieurs types de films, de la fiction au documentaire sur un peuple, sur un thème.

En préparation également, des fiches sur le racisme.

Contactez donc Jean-Louis Yaich, au 206.94.17.

L'AGNEAU DORÉ CRÉATIONS PARIS-CUIR
TOUJOURS AVEC DES PRIX ÉTUDIÉS AU PLUS JUSTE

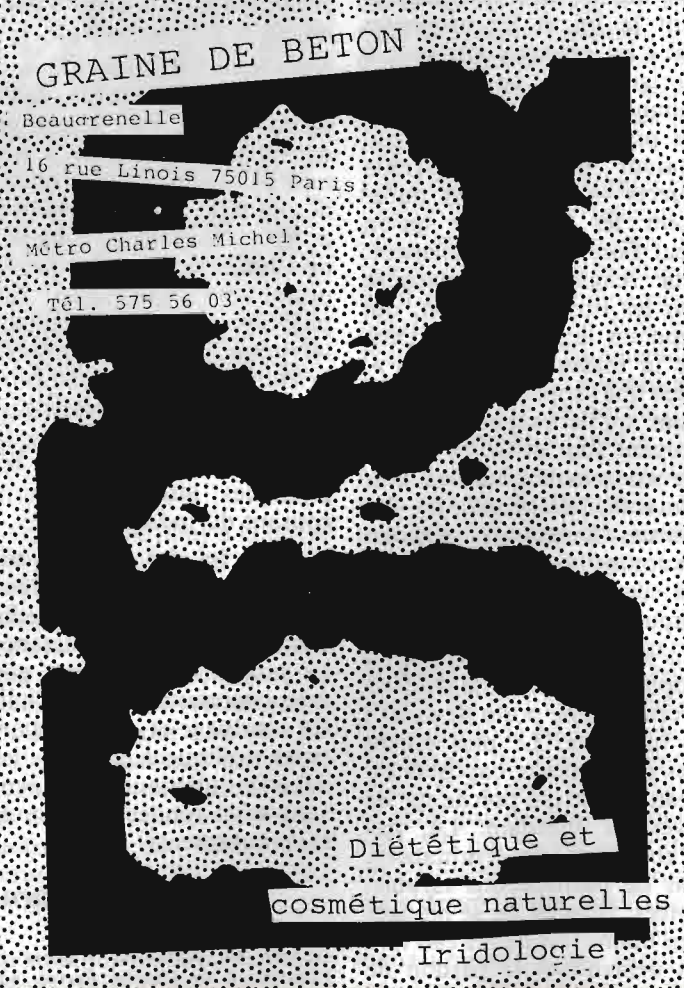


Fournisseur spécialisé
Sur les **CUIR PEAUX FOURRURES** REMISE à la caisse 10 %
44, RUE DES VINAIGRIERS 75010 PARIS dans la cour
MÉTRO : GARE DE L'EST ou JACQUES BONSERGENT
Ouvert du Lundi au Samedi de 10 h à 19 h sans interruption R.C. PARIS B 304 802 135

ETS WEINER
149-151, Quai de la gare
75013 - PARIS

GRAINE DE BETON

Beaucrenelle
16 rue Linois 75015 Paris
Métro Charles Michel
Tél. 575 56 03



Diététique et
cosmétique naturelles
Iridologie

PRÉJUGÉS



A. SENNA
En Normandie : pas si xénophobe que ça...

On a beaucoup parlé dans la presse du sondage **SOFRES-Différences**. Peut-être un peu vite.

Racistes, les Français ?

Les journalistes et le public sont plus intéressés par les trains qui déraillent que par ceux qui arrivent à l'heure. Justification ou accusation, la phrase a nourri le forum « Immigration et médias » des Assises nationales contre le racisme du mois de mars.

C'est vrai qu'il est souvent difficile de se préserver de l'esthétique de la catastrophe. Mais c'est parfois bien décourageant. Regardez le sondage **SOFRES** que **Différences** a fait paraître le mois dernier.

Dix-huit questions, dont une seule portait sur l'appréciation de la proportion d'immigrés et de naturalisés dans la population française. 58 % des personnes interrogées (des personnes, pas des Français, l'échantillon choisi comportait 7 % d'étrangers, comme en France) ont répondu qu'il y en avait trop.

Or, c'est la seule réponse à avoir été reprise dans la

presse. Toutes les réactions positives ont disparu. Il y a là une contradiction apparente : d'un côté on fait parler Le Pen à la télé (sans faire parler les immigrés mis en cause par lui), de l'autre, on occulte les tendances positives de la population française à l'égard de l'étranger. Ce qui permet de mettre face-à-face les propos de l'extrême-droite et le racisme supposé des Français, le second venant autoriser, justifier le premier.

On n'entend guère d'analyse qui inverse les termes, et fasse de la montée du racisme une conséquence de sa désacralisation par une partie de la classe politique, et des médias.

Il est vrai que ce face-à-face est confortable pour ceux qui ont les moyens de l'instaurer : à ma droite, si je puis dire, la méchante extrême-droite ; à ma gauche, les méchants français, et au milieu, plutôt au-dessus, la bonne conscience humanisto-libérale qui

dit : voyez, nous n'y sommes pour rien, Le Pen dit tout haut ce que les Français disent tout bas.

Alors, racistes les Français ? Non. C'est plus compliqué : ils sont surtout mal informés. 58 % des Français pensent qu'il y a trop d'étrangers en France, mais 42 % croient savoir qu'il y en a de 11 à 18 %, c'est-à-dire le double de la réalité. 69 % pensent qu'il y en a plus que dans les années 30. A chiffres faux, raisonnement faux.

En regardant de près le sondage, on s'aperçoit que les réponses « racistes » relèvent d'une méconnaissance de la société française. Dès qu'on parle pourcentage, c'est comme le cancer, le SIDA ou les accidents de la route, ça fait d'autant plus peur qu'on a des chiffres faux dans la tête.

Mais dès qu'on parle droits de l'Homme, Egalité, les vraies valeurs françaises, pour être chauvin, réapparaissent.

80 % des interrogés pensent que les étrangers doivent avoir les mêmes possibilités de promotion que les Français. 71 % pensent que les étrangers veulent vivre en paix dans la dignité en France. 71 % ne seraient pas gênés si leur supérieur hiérarchique était étranger. 76 % pensent que le racisme est un crime qu'il faut poursuivre devant les tribunaux.

Les Français ne sont pas racistes, ils sont ignorants. Ils ne sont d'ailleurs pas ignorants, mais, au mieux, sous-informés, au pire désinformés.

C'est dommage, car ils sont curieux. Succès de **Rue Cases nègres**, de l'expo-photo **Vivre ensemble avec nos différences** dans le métro, « blackisme » d'**Actuel** ou de **Libération**, les exemples ne manquent pas. Alors, journalistes, au créneau : du racisme, il y en a. Mais il y a aussi en France un appétit de l'étranger.

Jean-Michel OLLE

— Vroom - Vroom —



QUI A PEUR DES MOTARDS ?

Les poncifs ont la vie dure : pour beaucoup, la moto reste synonyme de machisme, fascinant sur les bords, ou de crise d'adolescence. Fantômes d'esprits obtus : en 1984, les motards sont solidaires, responsables et inventent les rapports sociaux de demain.

En 1975 sortait un petit livre-manifeste, réponse provocatrice et dérisoire au racisme anti-motard alors très actif, intitulé *Les gueux de la route*. On pouvait y lire : « Pour moi, pour nous, la moto est sauvage. Sauvage parce qu'elle remplace le cheval... Parce qu'elle doit être libre et spontanée. Parce que c'est un moyen de contact et que c'est grâce à l'amour que j'ai pour elle que j'ai rencontré des copains partout ». Esprit de liberté par nature, pourchassé — on est toujours le juif des autres — avant le boom de la fin des années soixante dû à l'arrivée en force des Japonais sur le marché, le motard a hérité de la marginalité dans laquelle la société des bonnes gens cherchait à l'enfermer le goût de l'entraide et de la solidarité.

Synonyme de jeunesse — d'âge, mais surtout d'esprit — la pratique de la moto n'a cessé, pendant des années, de ramener ses adeptes au pied du mur de l'incompréhension du corps social. Or, loin de créer un repli individualiste et agressif, ce phénomène de rejet a débouché sur une prise en charge commune et responsable générant un mouvement véritablement créatif aux prolongements a priori insoupçonnables.

Dans un premier temps, on a vu défiler des centaines, puis des milliers de motards pour protester contre des permis absurdes, la menace d'une vignette inique et les déclarations mensongères du sinistre M. Gérondeau, alors « M. Sécurité Routière ». Lequel affirmait, par exemple, « qu'en 1977 la moto (avait) fait plus de huit cents morts » ;

or les décès dus à la moto représentaient, pour cet exercice, deux cent cinquante cinq morts. M. Gérondeau incluait dans ses chiffres... les mobylettes !

Le racket des assurances

Face à cette attitude des pouvoirs publics, dans un pays où le casque, obligatoire, était alors taxé comme objet de luxe (!), les motards cherchaient le moyen d'exprimer leur ras-le-bol et leur droit à la différence. Dans ces balbutiements, les tentatives de récupération politique se firent jour. Fin de l'épisode.

En 1980, au sein de la jeune Fédération française des motards en colère, (1) germait l'idée de créer, par et pour les motards, leur propre mutuelle d'assu-

rance. Taxée d'utopique, démagogique ou insensée, l'idée allait faire son chemin, grâce à l'acharnement d'un groupe de personnes à la conscience aigüe.

S'attaquer au racket des assurances traditionnelles revenait en effet à prendre le problème à sa base : pénalisant sans raison tangible les motards, et tout particulièrement les jeunes, les grandes compagnies, méprisantes envers une catégorie d'usagers qui représentait cependant leur vache à lait, reproduisaient la discrimination dont souffrait la gent motarde.

Il s'agissait alors, par une souscription individuelle de deux cent cinquante francs versée sur un compte bloqué, de réunir cinq millions de francs d'ici à 1983. Lente à démarrer, la souscription finit par payer au-delà des plus folles espérances. En novembre dernier, quarante mille personnes ayant réuni un milliard de centimes, les premiers contrats de la Solidarité mutuelle des usagers de la route étaient signés ; le rythme est actuellement de trente à soixante contrats par jour... Comment

cela a-t-il été possible ? Le fait est que, dans l'affaire, a émergé un mouvement qui dépasse largement le domaine de la motocyclette.

« L'archétype du motard n'existe plus, explique Jean-Marc Maldonado, à l'origine de la FFMC. Le motard existe en tant qu'expression d'un phénomène qui touche les jeunes, à travers leurs différences. Notre image auprès du public a évolué ; parce que nous avons montré, au fil de nos nombreuses actions, que nous avons des idées, nous pouvions obtenir des résultats, parce que nous représentons une force unie et solidaire ». Car la mutuelle n'est que l'élément, central, d'un plan d'ensemble. Ainsi la FFMC s'est-elle attaquée aux problèmes de la sécurité, son action visant à responsabiliser les pratiquants et à lutter contre les aberrations du réseau routier, comme à l'inadaptation de permis aux épreuves dangereuses (2), créant, par exemple, des centres de formation à prix coûtant. Tout cela avec une démarche décentralisée et autogestionnaire, afin de préserver ce qui constitue sa force et son originalité : l'expression de la base, en toute indépendance.

Le pavé dans la mare

« On a fréquemment des sollicitations des partis politiques : peine perdue : nous existons et ne nous laisserons plus jamais faire, par qui que ce soit. Nous avons imposé un rapport de forces. L'important, c'est que, pour une fois, les jeunes peuvent faire ce qu'ils veulent. Créer. Ils utilisent la force qu'ils ont constituée : ils sont libres ». Dans cette politique, la FFMC a lancé une arme redoutable : un journal, mensuel, *Le pavé dans la mare*.

Réalisé entièrement par des amateurs (« pour qu'il n'y ait pas de décalage entre la base et son journal »), il vient, pour son n° 6, de passer entièrement en quadrichromie sur papier glacé... « Le canard est un dosage de choses différentes, afin que chacun s'y retrouve, raconte Jean-Marc ; nous nous efforçons à ce que la dominance soit accordée au voyage, à l'évasion, aux conseils pratiques. C'est seulement par ce biais que les idées peuvent passer ». Diffusé uniquement par routage, le mensuel compte déjà soixante mille abonnés. Les annonceurs y affluent mais doivent laisser *Le pavé* tester, en toute indépendance, leurs produits.

Et le journal, comme le mode de fonctionnement et d'action de tout le mouvement, montre à quel point ce dernier déborde largement les limites du monde motard. On y trouve ainsi régulièrement des bandes dessinées thématiques dont la première, intitulée *Bécane et racisme*

(3), est un petit chef d'œuvre de démontage des mécanismes de ce fléau. Autres sujets abordés : justice et jeunesse ; savoir dire non ; la pub ; les mots...

« Pour moi, être motard, c'est être solidaire avant tout, affirme Jean-Marc. Des tas de gens ont choisi de participer à ce mouvement par réaction avec des partis et des syndicats au militantisme desséché. Notre force vient de milliers de gens mettant en complémentarité des capacités diverses. Elle se trouve sur le terrain, et non « en haut ». Par exemple, le conseil d'administration de la mutuelle se déplace dans les régions, afin que les décisions, prises par la base, soient ensuite appliquées au plan national par l'ensemble des régions.

Bandes jaunes : danger

Nous commençons à être bien perçus, et ainsi bien reçus : les pouvoirs publics, importateurs, etc., comprennent que, si nous arrachons des bandes jaunes ou des rails, c'est parce qu'ils sont dangereux et non pas par vandalisme. L'action précède les changements de mentalité. L'opinion publique a eu du mal à nous comprendre au début, parce que l'image que donnaient les media de nous était dégueulasse. Par exemple, on ne disait pas : « Un malfaiteur, après son hold-up, s'est enfui en moto » mais « Un motard a pillé une banque » : on n'a jamais dit : « Un automobiliste a pillé une banque ! » La démonstration de notre force et de notre responsabilité fait sauter les verrous mentaux créés par ce genre de conneries ».

Alors, à l'heure où se dissipent les malentendus, qui a peur des motards ? Qui rejette un mouvement qui, insensible aux sirènes, aux tentatives de récupération, applique quotidiennement des idées — autonomes, autogestionnaires — depuis longtemps diluées dans les discours exsangues de tribuns ayant perdu le sens des réalités ? La réponse pourrait bien appartenir à Yannick : « Je bosse à la Mutuelle en plus de mon boulot parce que je prends mon pied à faire quelque chose qui va bien plus loin que la moto. Nous ne nous laissons pas faire, et cela donne à réfléchir à de plus en plus de gens ». (4) □

Jean BARTOLI

(1) FFMC : BP 106 - 92153 Suresnes Cedex.
 (2) Le 28 février 1983, Nathalie, 18 ans, se tuait en heurtant un poteau électrique en passant son permis dans un lieu inadéquat à Strasbourg. La section locale de la FFMC, le 18 juin dernier, montait une opération « coup de pioche » rendant l'endroit inutilisable. Une semaine plus tard, elle était convoquée à une table ronde préfectorale sur la question des aires d'évolution des candidats aux permis moto...
 (3) Dûe au dessinateur Lucques.
 (4) Mutuelle des Motards - SMUR : BP 176 - 20178 Ajaccio Cedex. Tél. : (95) 23.27.90.

— Nomenclature —

LE MONDE EN PLAQUES

PASSAGE DU CAIRE



1793 : la Révolution fait rage à Paris. La rue du Roi de Sicile change de nom et devient rue des Droits de l'Homme. Le député chargé du grand nettoyage est Grégoire, évêque de Blois, l'homme qui fit voter à la Convention l'abolition de l'esclavage. Eminente rencontre entre l'antiracisme et les artères parisiennes. Il y en aura d'autres. Jusqu'en 1728, les rues de Paris n'ont pas de plaques. On s'en remet à la rumeur publique. Pourtant quelques voies portent déjà le nom de peuples étrangers ou de minorités religieuses : rue des Irlandais (5^e) — ils y possèdent un séminaire — ; rue des Anglais (5^e) — au XIV^e siècle, ils formaient là une petite colonie d'étudiants attirés par la réputation de la Sorbonne — ; rue des juifs.

Guerres et paix

Les premières plaques indiquent le nom de la rue ainsi que le nombre de carrosses pouvant l'emprunter de front. Ce n'est qu'en 1844 qu'apparaissent les plaques bleues à lettres blanches qui sont restées la règle jusqu'à présent. Paris grandit. On y perçoit des voies nouvelles. On annexe les villages de Vaugirard ou de Belleville, de la Villette et de Charonne. Villes, peuples, pays étrangers sont mis à l'honneur au hasard de l'histoire. Aujourd'hui, près de deux cents rues, avenues, places, impasses, squares et autres villas évoquent l'étranger. Et pourtant, même adoucis par le temps, ces noms résonnent plus souvent des buccins de bataille que des lyres de l'amitié entre les peuples. Quarante-neuf dénominations évoquent des guerres européennes. Trente-six sont liées à la domination coloniale. Il n'est pas certain que les habitants du hameau d'Austerlitz, en Autriche, soient très flattés d'avoir à Paris une gare, une rue, un pont, même si la villa d'Austerlitz, dans le cinquième, tient son nom d'une paisible société immobilière et non de la fulgurante victoire napoléonienne.

Perceur de boulevards

Bonaparte, grand pourvoyeur de gloires militaires, est évidemment premier servi. Ulm, Wagram, Rivoli, Le Caire, Friedland ne sont pas entrés dans Paris au nom de la fraternité universelle. La rue des Pyramides (1^{er}) n'est pas un hommage au savoir faire des Egyptiens mais elle commémore la victoire que Bonaparte remporta sur eux en 1798. L'engagement militaire de la Première République en Palestine est à l'origine d'une rue du Mont-Thabor (1^{er}) où mourut le poète Alfred de Musset et qui

rappelle aux âmes pieuses la transfiguration du Christ. Par contre le Pont d'Arcole (4^e) n'a rien à voir avec la célèbre charge de Bonaparte en Italie. Lors de la révolution de 1830, un jeune homme y entraîne le peuple en révolte. Les balles le fauchent dans son élan. Il s'écrit : « *Souvenez-vous que je me nomme Arcole* ». Paris n'a pas oublié.

Napoléon III ne s'est pas oublié non plus. Secondé par Haussmann, grand perceur de boulevards, il inonde Paris de ses maigres gloires en Crimée. La bataille de Malakoff n'a pas laissé grand souvenir, hormis le cri de Mac Mahon : « *J'y suis, j'y reste !* ». Elle est tout de même célébrée dans une avenue du 16^e. Quant aux morts de Sébastopol — est-ce pour eux manière de se venger ? — leurs mânes président aux crises de nerfs de milliers d'automobilistes parisiens bloqués par les embarras du boulevard qui joint la Seine à la gare de l'Est.

Les deux guerres mondiales ont laissé, en noms étrangers, des traces plus modestes. Il est vrai que les Allemands résidèrent plus longtemps chez nous que nous chez eux. Il y a tout de même, entre



A l'ambassade d'Afrique du Sud, après le passage du M.R.A.P. qui rebaptisait les rues.

autres, le pont de Bir-Hakeim qui réunit le 15^e au 16^e arrondissement en hommage à la victoire des armées françaises sur les nazis, en Afrique du Nord. Et puis la place de Stalingrad (19^e) qui ne commémore pas la mémoire du maréchal Staline, mais la terrible bataille (1942-1943) qui décida de la défaite allemande.

L'Afrique et l'Asie sont surtout présentes en raison des conquêtes coloniales de la France. Mais attention, amis antiracistes, ne vous empressez pas de faire débaptiser la rue de la Colonie (13^e). Elle tient son nom d'une « colonie » de chifonniers qui y avaient élu domicile. Restons calmes également avec les rues de la Kabylie (19^e), du Gabon (12^e), du Laos (15^e) ou de Madagascar (12^e) qui peuvent bien conserver leur dénomination. Avec l'indépendance de ces régions, elles prennent un sens tout à fait sympathique. Mais ne faudrait-il pas actualiser la rue de Siam (16^e) devenu Thaïlande, la rue du Soudan (15^e) devenu Mali ou celle du Dahomey (11^e) qui se nomme aujourd'hui Bénin ?

La rue de Pali-Kao (20^e) au nom si exotique célèbre une bien triste victoire dans la guerre de l'opium où France et Grande-Bretagne imposèrent par la force le maintien du honteux commerce. Par contre, la rue de la Chine (20^e) est ainsi nommée à cause d'une maison style pagode qu'un particulier y a fait construire à la fin du XVIII^e siècle. Retour à Napoléon III avec la rue du Roi d'Alger, titre que portait le prince impérial (on l'avait oublié) et le passage de Puebla (19^e), souvenir de l'éphémère victoire française au Mexique où Badinguet voulait imposer un monarque de son choix. Avec l'instauration de la Troisième République, on débaptisa l'importante rue de Puebla et on lui donna le nom de Simon Bolivar, héros de l'indépendance latino-américaine. Les lauriers impériaux furent remisés dans ce modeste passage. Preuve que les mouvements de l'histoire s'inscrivent aussi dans nos rues et que Jacques Chirac pourrait, comme le lui a demandé le MRAP, transformer en une rue de Soweto (souvenir des victimes de l'apartheid) l'actuelle rue du Transvaal (20^e) qui célèbre la République raciste des Boers, en Afrique du Sud.

De Petrograd à Leningrad

Heureusement, les guerres de conquête ne sont pas les seules occasions de rappeler que le monde ne s'arrête pas aux frontières de l'hexagone. Tout autour de la place de l'Europe, ainsi nommée en 1826, les grandes villes du vieux continent sont à l'honneur. Certaines ont dû changer de nom avec les avatars du temps. En 1914, la rue de Saint-Petersbourg, ancienne capitale des tsars, devient rue de Pétrograd et adopte ainsi la nouvelle appellation russifiée. Mais après la chute de la monarchie autocrate, Paris reste insensible aux charmes du bolchevisme. Il faut que la victoire de 1945 fasse reconnaître l'héroïsme d'une ville qui perdit un habitant sur trois dans sa résistance au nazisme pour que la rue de Pétrograd adopte les temps nouveaux et prenne le nom de Leningrad.

Les Amériques sont particulièrement bien représentées. Un chapelet de places et de rues en évoque les principales Républiques. Et si la place des Etats-Unis se trouve, comme il se doit, dans le 16^e arrondissement, faut-il s'étonner que la rue du Nicaragua se situe dans le quartier nettement plus prolétarien du 20^e ? Quant à la rue de la Grenade (19^e), elle ne témoigne en rien d'une quelconque sollicitude à l'égard de la petite république caraïbe récemment envahie par les USA. Elle a tout simplement pris le nom d'une guinguette célèbre du Pré-Saint-Gervais, commune à laquelle elle appartenait jadis.

La rue de Flandres (19^e) mène tout droit au plat pays. La place d'Italie était le point de départ de la route de Rome. C'est plus prosaïque et moins belliqueux que l'impasse des Deux-Nêthes (18^e) qui rappelle que ces rivières jumelles de la Belgique flamande arrosèrent sous l'Empire un département français (chef-lieu Anvers). Moins anecdotique que la rue de Vintimille (9^e) qui n'évoque nullement la station balnéaire italienne mais tout simplement le nom d'un de ses habitants.

Erreurs d'interprétation

Les DOM-TOM ne sont pas absents de notre nomenclature. Sur l'emplacement de l'ancien marché aux vaches, une rue de la Guadeloupe flirte avec la rue de la Martinique (18^e). La rue de Taïti (12^e) est bien là mais refuse, depuis sa création en 1884, de se conformer à l'orthographe usuelle. Par contre, les Réunionnais ont de quoi être déçus. Il existe bien une rue de la Réunion (20^e) mais elle consacre le point de jonction entre le petit et le grand Charonne. Quant au passage de la Réunion (3^e), il n'a rien à voir avec l'île de l'Océan Indien : la section révolutionnaire « de la réunion » s'y retrouvait en 1792 !

Il y a bien des erreurs à éviter dans l'interprétation des noms de rues. La villa Georgina (20^e) n'a aucun rapport avec notre ministre de l'Immigration. C'était la fille du proprio. Aucune souveraine magyare n'a posé le pied dans le passage de la Reine de Hongrie. Il porte le surnom d'une certaine Marie Bêcheur (sic) dite Rose de Mai, vendeuse à la Halle qui se prenait pour cette souveraine depuis qu'elle était allée porter une pétition à Marie-Antoinette. Elle en mourût, la pauvre, sur l'impitoyable guillotine, tandis que « sa » rue prenait pour quelque temps le nom de passage de l'Egalité. A l'instar de la rue du Pélican — transformation pudibonde d'une rue du Poil au Con —, bien des noms sont méconnaissables. Ainsi la rue de la Jussienne (2^e), autrefois « de l'Egyptienne » en l'honneur de Sainte Marie l'Egyptienne, ou de la petite rue Française, non loin de là, ancienne rue Saint-François qu'un zèle anticlérical nationalisa ainsi.

On voudrait terminer la promenade rue de la Paix. Mais l'ancienne rue Napoléon 1^{er} prit ce nom pour célébrer le retour des Bourbons. Pouah ! Préférons l'au-delà où chacun finira sa route et ses querelles, qu'il emprunte la rue de Paradis ou se perde impasse d'Enfer. Alors, Dieu reconnaîtra les siens. Dieu, le vrai, pas celui de la petite rue Dieu (10^e), un général mort à Solférino ; Solférino, vous savez, comme la rue du 7^e... □

Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX



— Découverte —

Un monde, une culture, une langue : tout aurait pu disparaître dans les tourmentes du XX^e siècle. Mais la nouvelle génération assure la relève



ANNA

YIDDISHLAND

LE NOUVEAU MONDE

E

lle pourrait poser pour une pub à la mode. Physique de star, jupe moulée imprimée camouflage, manteau de fourrure rose. Revke est l'avatar 1984 de la « Yiddishe Mama ». A ceci près qu'elle ne semble pas préparer un avenir complexe à sa descendance... Pingé, son homme, jeans et cheveux longs, est un génie mathématique reconverti dans l'âme

et l'écriture yiddish. Ils ont une petite fille de cinq mois : Macha Dvoïre. A deux cents mètres de la place d'Italie on sait dire « *Pampers fronces protectrices, c'est meilleur* » en yiddish ! Pingé et Revke sont des trompe-la-mort. Ils ont décidé que le yiddish n'est plus ce parler réduit à la peau du chagrin des familles juives rescapées d'Auschwitz.

La génération d'après-guerre a grandi dans une maison de la culture vidée de ses meubles. De loin en loin, elle aura entendu ses parents échanger des propos secrets en yiddish, broyé du « matzès » dans le café au lait du matin, avalé du « gefiltefish » (*carpe farcie*) à l'occasion de la visite de l'oncle d'Amérique. Mais guère plus.

Le yiddish est né en Rhénanie au XI^e siècle d'un père haut-allemand et d'une mère hébreu-araméenne. Une langue de tous les jours écrite en caractère hébraïques et réservée au monde d'ici-bas : femmes et petit peuple. L'hébreu, langue des éthers, était l'apanage de la vie intellectuelle, donc des hommes... Les juifs de la vallée du Rhin eurent à peine le temps de produire quelques versions yiddish des romans courtois allemands qu'on leur signifia congé en 1348. Ce qui bien-sûr ne leur serait pas arrivé s'ils n'avaient pas jeté la peste noire sur les gentils européens ! Chassés d'Augsbourg (1439), de Nuremberg (1498), d'Espagne (1492), ils s'en allèrent faire un petit tour du côté de la France, de la Bohême et de la Pologne.

*XI^e siècle : le petit peuple parle le yiddish.
XIX^e : Flaubert, Shakespeare sont traduits
1984 : Pingé écrit des nouvelles.*

Au passage, le yiddish rajoutait au bas latin des origines un peu de l'esprit et de la syntaxe slaves. Au XVI^e siècle il s'était fixé dans des bourgades (« shtetl ») de Pologne, Hongrie, Roumanie où les femmes portaient perruque (pour la décence) et les hommes le chapeau de fourrure aux larges bords. On y croyait au « Dibbouk », cette moitié d'âme réincarnée. Les hommes étudiaient la Torah pendant que leurs épouses, ravies, trimaient à longueur de journée pour gagner la vie du mari lettré. Tout ce monde-là allait à la « Shul » (*synagogue*), subissait de temps à autre des pogroms, puis se remettait au boulot. Une vie où chacun avait sa place. Où depuis le 18^e siècle les hassidim, fous de Dieu, s'affrontaient aux rabbins, fonctionnaires de Dieu.

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que la société du Shtetl s'ouvre aux influences extérieures. Le yiddish, marque par excellence de la judéité est-européenne, devient le principal instrument de la laïcisation. Flaubert, Cervantes, Shakespeare, Balzac, Hugo, Marx sont traduits. C'est l'époque des querelles linguistiques opposant les tenants de l'« Askala » (*mouvements des lumières*) partisans de l'hébreu et de l'allemand, langues de l'instruction, et les partisans du yiddish, la langue comprise de tous. Mais poussés par l'antisémitisme féroce des lieux et du siècle, les uns et les autres transportèrent leurs différents vers les renommées patries des droits de l'homme, les Etats-Unis et bien-sûr la France...



D'une génération à l'autre :
1921 : l'arrivée de Paul David de Roumanie.
1925 : le mariage de Rosa Friedel.
1984 : Macha Dvoïre de la place d'Italie : 5 mois.



Ils sont arrivés en France par vagues. Trente mille en 1881 avec les pogroms déclenchés par l'assassinat du tsar Alexandre II. Persécutés au lendemain de la Première guerre mondiale par les nationalismes antisémites de l'Europe redécoupée par le Traité de Versailles, ils viennent en masse peupler Belleville, le Marais, Montmartre, le Faubourg Saint-Antoine. Ça tombe bien, la France saignée à blanc recrute.

La France israélite, petits bourgeois et grands banquiers, assiste, elle gênée à l'arrivée de ces coreligionnaires peu civils et bruyants et les snobe. Même l'affaire Dreyfus n'occasionnera pas plus de solidarité entre israélites assimilés et yiddishophones déracinés. Ces juifs patriotes vénèrent la sainte trinité républicaine : Liberté, Egalité, Fraternité. Pour eux la Révolution française est une « seconde loi du Sinaï » ; une « Pâque moderne ».

C'est dire s'ils supportent mal cette image d'avant l'assimilation que leur renvoient ces rustres de Galiciens, Moldaves et Bessarabiens. De fait, nouvellement arrivés, la France, pour ceux-là, est doublement hostile : antisémitisme des Français catholiques et circonspection des israélites français. Ils se regroupent alors frileusement en « landmanshaften », (sociétés de pays) : amis de Lodz, originaires de Lublin qui enterrent les morts selon le rite et prennent soin de leur réserver une place dans les parties juives des cimetières pour qu'aux temps messianiques, ils soient bien reconnus de Dieu. Les landmanshaften offrent des sociétés d'aide mutuelle, organi-

sent des bals afin que ceux de Lodz, de Lublin, de Varsovie, de Jassy en choisissent une de Lodz, Lublin, Varsovie ou Jassy. Entre les deux guerres, les sociétés de pays sont rejointes par des sociétés d'idéologies. Sionistes de gauche et de droite, communistes, et membres du « Bund », (le lien), parti ouvrier de Pologne et de Russie, se sont transportés à Paris.

Les années 30 voient la formation d'un front uni des organisations juives de gauche : sous-section yiddish du PCF, « Medem Farband », « Poalei Sion ». Objectif : lutter contre la montée de la xénophobie et la législation anti-étrangère. Le premier Congrès de la culture yiddish à lieu à Paris en septembre 1937 dans le cadre de l'Exposition universelle. C'est le temps du théâtre ouvrier yiddish, des clubs sportifs, des « patronatn » : sociétés d'assistance à ceux du shtetl qui sont emprisonnés. L'esprit du Bund plane sur les ateliers de confection. Né en 1897 à Vilno en Lithuanie, ce mouvement ouvrier était plus qu'un parti. C'était une éthique, une conception de l'univers distillée dans ses écoles laïques, cercles culturels, mouvements de jeunesse.

Ce fut aussi la force la mieux organisée du mouvement révolutionnaire russe et polonais dans les années 1905-1907. Les combattants du ghetto de Varsovie comptaient parmi eux de nombreux bundistes, ces porte-paroles de l'idéologie de la « Doykeit » (être là) : conscience de classe, internationalisme prolétarien, conscience nationale et culturelle juives qui lui attireront très tôt les foudres du centralisme démocratique bolchévique qui, en enverra plus d'un en Sibérie, pour terminer par l'assassinat des poètes par Staline en 1952. Entre temps, quelques poètes avaient posé leur sac en France.



ODEURS DE CUISINE

Cou de poulet farci

Prendre la peau d'un cou de poule. Coudre une des extrémités. Dans un bol, verser 4 cuillères de farine, 1 jaune d'œuf, des oignons grillés, sel, poivre, muscade. Farcir le cou au 2/3. Coudre l'autre extrémité. Tremper une minute dans l'eau bouillante, et gratter. Faire cuire ensuite vingt minutes dans le bouillon de poule.



Les premiers foyers de vie littéraire et journalistique yiddish datent de 1893. Le premier journal, le **Pariser Allgemeine Yiddishes Volkblatt**, paraît cette année-là. Le quotidien **Pariser Heint** commence sa carrière en 1930 suivie de **Die Neie Presse** (communiste), **Unser Stimme** (Bund), **Unser Weg** (orthodoxe) et **Unser Wort** (sioniste). Paris accueille de grands écrivains tels Sholem Ash, Zalman Schneour, David Einhorn. Ils évoquent la vie de l'immigré son déracinement, sa lutte quotidienne (*Une vie étrangère*, de Zucker, *L'est et l'ouest* de Kagan). Itzhak Menger, le plus grand poète de sa génération fait un séjour à Paris entre 1938 et 1939. Beaucoup dont Djalowski, Vieworka, Zucker mourront en déportation.

Et puis la vie reprend ses droits avec l'arrivée d'écrivains rescapés de Pologne et d'URSS. C'est l'époque de Vogler (poète), Kaganovsky (nouvelliste), Moshe Shulstein. On parlera d'âge d'or de la littérature yiddish en France, d'« Ecole de Paris ». Une école qui s'inspire de la résistance, des problèmes de double appartenance culturelle rencontrés par la seconde génération. Les thèmes vont avec les temps mais la manière de les exprimer reste profondément ancrée dans ce vécu juif d'Europe orientale : ce mélange d'optimisme fataliste, d'humour grinçant et de distance critique nés de l'insécurité morale et matérielle, de la circulation constante des idées et des personnes. Ce n'est pas un hasard si aucun écrivain yiddish n'a pu naître en exil. Tant il est vrai qu'il ne saurait y avoir de création littéraire en l'absence de milieu.

LES RÉVOLUTIONNAIRES A LA TÉLÉ

Le Yiddishland, qui s'étendait en Europe orientale de la Pologne à la Russie n'a jamais eu de frontière géographique. On était et on est, dirait Ben Zimet, citoyen du Yiddishland parce qu'on possède une même langue, le yiddish. Ce « territoire » de 18 millions d'habitants avant la deuxième guerre mondiale, Nat Lilenstein, à la suite d'Alain Brossat et Sylvia Klinberg et avec la collaboration de Rachel Ertel, en propose une histoire qui s'écrit et se dit toujours aujourd'hui. Trois volets à cette série d'Antenne 2, *Les révolutionnaires du Yiddishland : Du shtetl à la révolution ; Entre Hitler et Staline ; Auschwitz et après ; Cette histoire commence dans les shtetl : aux images d'archives sautillantes, en succèdent d'autres, celles que dans l'exil américain, on reconstruit plus harmonieuses : que la Pologne était belle, vue de New York ! Mais déjà à la fin du XIX^e siècle, au cœur du shtetl, on voit d'autres chemins que l'exil pour changer la vie. En 1897 est fondé le Bund, parti socialiste juif, certains le quitteront pour rejoindre les différents partis communistes ou des mouvements socialistes et sionistes comme « Hashomer Atzair », la jeune garde. Les témoignages de ces hommes et femmes aujourd'hui ne ravivent pas des querelles politiques, ils attestent de la vie au Yiddishland, de la fertilité du débat d'idées parfois au sein d'une même famille.*

Tous insistent sur la force émancipatrice de ces mouvements : des cercles d'études se développaient en même temps que les partis politiques. Double libération de la loi reli-

gieuse et de la famille qui en pronant des valeurs humanistes abolit les frontières entre le monde juif et non juif. C'est à l'initiative d'ouvriers juifs polonais que le syndicalisme se développe dans ce pays. Des volontaires juifs constituent la brigade Dombrowski que la Pologne envoie à l'Espagne républicaine. Revues et journaux foisonnent. Le Yiddishland vit sur tous les fronts, intellectuel, politique, artistique. La répression conduit parfois les révolutionnaires du Yiddishland à l'exil, comme cette femme, vieille dame française aujourd'hui qui raconte les larmes aux yeux les adieux d'un père, très religieux qui lui tourne le dos, refusant cet exil nécessaire, et pour lequel cependant il a payé le voyage. Les chemins de l'Histoire vont ainsi conduire à différents moments avant et après la deuxième guerre mondiale ces hommes, ces femmes, à New York, en Union Soviétique, à Jérusalem ou à Paris. Ils ne renient rien du passé, ils ne sont pas nostalgiques. Etre citoyens du Yiddishland pour eux aujourd'hui encore, c'est lutter pour changer le monde.

Christiane DANCIE

On lira avec plaisir et profit les ouvrages suivants pour prolonger les trois émissions.
Alain Brossat et Sylvia Klinberg : *Les révolutionnaires du Yiddishland*, éd. Balland ; Rachel Ertel : *Le Shtetl*, éd. Payot ; Moshe Zalman : *Histoire véridique de Moshe*, éd. Recherche.

A écouter : Ben Zimet chanteur yiddish.



Aujourd'hui la France abrite quelques centaines des anciens « révolutionnaires du Yiddishland » : socialistes, bundistes, sionistes, communistes... Les juifs de trente ans sont leurs fragiles héritiers, nantis de conscience mais dépourvus de la culture. Combien de ces « juifs imaginaires » élevés dans la présence muette, mais envahissante, des massacrés se penchent sur la « yiddishkeit » de leurs ancêtres ? Peu, bien peu. Ils demeurent enfouis dans l'ignorance des origines où lèchent infiniment leur plaie de persécutés. Heureusement, ils sont de plus en plus nombreux à quitter le drapé des pleureuses pour entreprendre de conserver vivante la mémoire des légions de grands parents morts avant la

naissance de leurs petits enfants. On les rencontre dans les couloirs de l'Université, des associations culturelles. Ils s'assoient sur les bancs d'écoliers, déclarent ne rien connaître du yiddish et comprennent tout ce que leur raconte l'enseignant. Ou presque. « Mes élèves, explique Vera Solomon, enseignante de yiddish d'origine hongroise, ont pour la plupart dans les trente ans, ce sont des intellectuels qui ont entendu parler yiddish chez eux et qui sont en quête d'identité. Cela instaure d'ailleurs un rapport difficile avec le professeur mythifié, censé incarner la culture révolue du shtetl. Certains essaient leur nouveau savoir sur leurs parents. Ça marche rarement. Ils ne voient pas l'utilité de parler une langue morte. L'étudiant doit savoir qu'il apprend une langue définitivement privée de terroir et en faire le deuil ». Ceux qui n'ont pas encore réglé leur compte avec le génocide piétinent. « J'en ai qui s'initient depuis cinq ans » soupire Vera. « Mais une fois le

Gershom SCHOLEM

LE NOM ET LES SYMBOLES DE DIEU DANS LA MYSTIQUE JUIVE

Traduction de G. VAJDA et M.R. HAYOUN

Cet ouvrage recueille et articule cinq textes fondamentaux et célèbres de Gershom Scholem (1897-1982).

Il constitue une approche renouvelée et organique de la pensée juive. 200p., 106F.

Coll. Patrimoines/Judaïsme

Schalom BEN CHORIN

LE JUDAÏSME EN PRIÈRE LA LITURGIE DE LA SYNAGOGUE

Une présentation des grandes prières et fêtes juives, rédigée par Ben Chorin à l'intention des étudiants.

Il expose le déroulement des fêtes, le contenu des prières et la signification de la liturgie, et en montre l'esprit et la théologie. 208p., 125F.

Coll. Patrimoines/Judaïsme

Salomon MALKA

LIRE LÉVINAS

Une première tentative pour saisir l'œuvre dans son époque: Lévinas et la phénoménologie, le judaïsme, l'histoire, Sartre, le marxisme, et les dissidents. Penseur de «l'autre», il a posé les fondements d'une éthique. Penseur juif, il a donné du judaïsme une expression exigeante.

De cette double dynamique, «Lire Lévinas» restitue la commune inspiration.

Un portrait profondément attachant. 116p., 68F. Hors collection

A paraître : V. Malka - ETRE JUIF **cerf**



La culture yiddish : de l'étude de la Torah au cinéma — ici l'affiche du film Jeunesse de Russie (1934).

deuil réalisé, quel plaisir d'étudier cette langue qui contient toutes les autres, celle de la différence et de l'universalité qui a permis aux juifs de devenir autres tout en restant eux-mêmes ».

Vera qui parle quelque onze langues a trouvé la sienne à l'âge de trente ans. Depuis elle tient ouvert son bureau des vocations vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils sont quelques-uns à avoir répondu présents. Des associations culturelles yiddish ont été fondées à Nancy, Lyon, Grenoble, Strasbourg. A Paris, des jeunes ont fondé l'AEDCY, l'association pour l'étude et la diffusion de la culture yiddish. Elle a organisé une grande fête du yiddish à Paris en juin dernier, propose des conférences sur l'histoire de la langue, publie un bulletin d'information hebdomadaire **Dos pintelet Yid** (Le point sur le yiddish) et organise des stages intensifs d'initiation au yiddish. Et pour la convivialité, la fameuse vie d'où émergent toutes les autres, l'AEDCY ouvre un café yiddish pour le moment itinérant, origines obligent !



C'est là que Pinga a rencontré sa dulcinée Revke ; le roman exemplaire de la yiddishkeit « new look ». Cet élève surdoué s'est mis au yiddish et écrit aujourd'hui des nouvelles de style allégorique qui tournent autour du thème de la quête d'identité. Ainsi, l'histoire de cet homme qui passe sa vie entière à construire la gigantesque échelle qui

lui permettra de franchir le mur qui passe au milieu de la ville et dissimule un jardin des délices. Lorsqu'il est sur le point d'y parvenir, la colère lui vient. Il interroge le gardien du jardin. « Je vais bientôt mourir, à quoi mon échelle aura-t-elle servi ? Et le gardien de répondre : « Elle servira à ceux qui viendront après toi ». Aux générations futures. A Macha Dvoire. « Si je devais lui parler français » explique Pinga « je n'aurais rien à lui dire ».

Pinga a trouvé une raison de vivre que ses parents lui avaient ôtée. La table de sa cuisine est aux trois quarts occupée par la machine à écrire et les gros dictionnaires yiddish. C'est à peine si Revke peut y découper les broccolis du soir.

YIDDISH KINO

Depuis le XIX^e siècle, une partie du Yiddishland, s'était transportée dans le Nouveau Monde. Les fondatrices du premier syndicat de femmes, aux U.S.A. au début du siècle, parlent yiddish. Il ne parle pas yiddish mais il chante en américain, le héros du Chanteur de Jazz : le personnage est juif, fils d'un cantor, passionné de jazz, il chante, grimé en noir. Il se réconciliera avec sa famille, une fois sa brillante carrière faite. C'est là, en 1927, le premier film parlant américain et juif.

Le Festival de Berlin nous a présenté cette année, **Roshinkes mit Mandeln** (Raisins et Amandes), un documentaire de **Russ Karel** sur les films yiddish des années vingt faits aux Etats-Unis. Plus de trois cents.

Les films reflètent les espoirs des nouveaux arrivants ; pouvoir s'installer et faire son chemin dans la société américaine : le petit tailleur devient industriel de la confection, leurs désillusions aussi, la pauvreté, le chômage. Dans cette situation de crise, émerge un cinéma du mélodrame et un cinéma de lutte. Where is my child ? (Où est mon enfant) : une mère doit abandonner son enfant parce qu'elle est dans le dénuement : elle le retrouve à la fin, le fils est devenu médecin. Dans **Moshke de operator** : un

ouvrier licencié, les piquets de grève devant la porte du patron juif, celui qui a fait fortune. Quand Moshke sort de prison, il cherche en vain son logement, sa famille a déménagé, la maison a été rasée.

A côté de ces films qui racontent un deuxième exil dans le Nouveau Monde, d'autres parlent du Yiddishland, là-bas en Europe. Ces films, pour le public de l'époque, sont un lien avec le passé récent, ils flattent un peu la nostalgie de ces déçus du Nouveau Monde mais n'oublient pas les limites de la vie du shtetl comme **Fishke der Krummer**, (Fishke, l'estropié) un film d'Edgar G. Ulmer.

Les amours d'abord contrariés de **Fishke** avec **Hodele**, une jeune fille aveugle, sont un jour favorisés par le village tout entier qui voit dans leurs noces célébrées, de nuit, dans la cimetièrre, un moyen de conjurer l'épidémie. Renvoyés au matin, hors du village, ils partent vers un monde meilleur. A cette époque, on fait des films en Pologne, comme ce **Dibbuk**, présenté par le Ciné-Club récemment. Mais on coproduit aussi entre les USA et la Pologne ou la Russie soviétique. Ces films aujourd'hui sont la mémoire du Yiddishland, ils témoignent aussi de la faillite du rêve américain de la terre promise.

Christiane DANCIE

Ils vivent de pas grand chose, mais semblent parfaitement heureux. Comme tous ceux qui ont la foi. A propos connaissez-vous cette histoire éminemment juive ? Je la tiens de Menuha Ram, romancière yiddish qui m'offrit une pomme pour clore l'interview et me pria de revenir la voir, « mais pas comme journaliste ».

« C'est Moshe qui garde ouverte sa boutique dévastée par un pogrom. Un de ses vieux clients entre, contemple les étagères et s'exclame : Mais qu'est-ce qui te reste donc à vendre, Moshe ? De la foi, répond Moshe, je vends de la foi ».

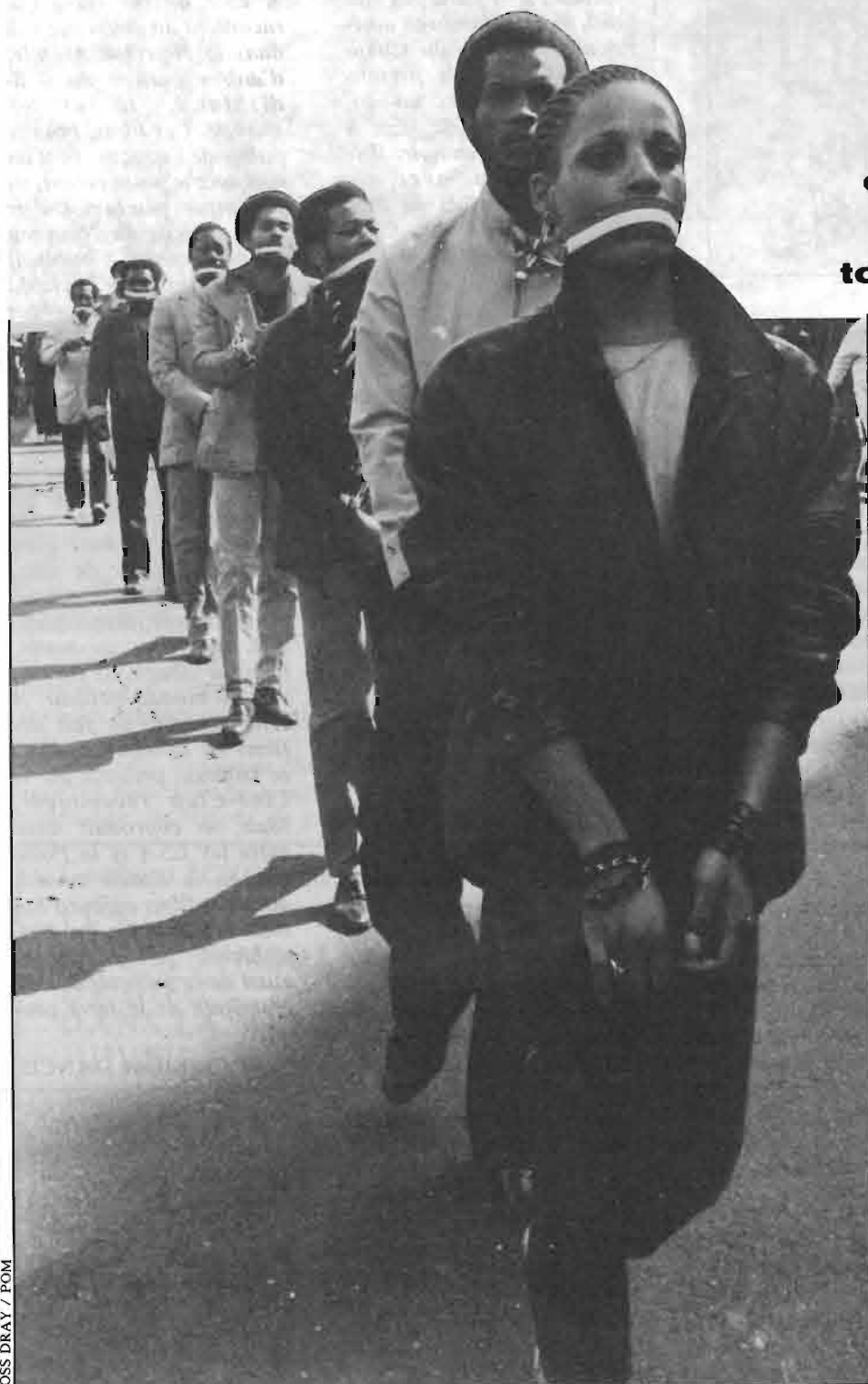
Pauline JACOB

AEDCY - BP 220 09 75423 Paris Cedex 09

— Radios locales —

LIBERTÉ INÉGALITÉ, DIFFICULTÉS

**Tout le monde
(ou à peu près)
peut maintenant
causer dans le poste.
Les minorités aussi.
De là à parler
tous en même temps...**



« Laissez-les vivre ». Paris, octobre 83. Manifestation pour les radios-libres.

88 - 88.5 - 89.5. Un salut au passage à **Radio Libertaire**. 93.9, **J/Shalom - Judaique FM** et **Radio communauté**, les deux radios juives de la région parisienne. 97.2, **Fréquence Gaie**. Je m'ballade, je m'ballade... Tiens ! **Tropic FM** sur 102.3, radio des communautés antillaises et noires. Suivie de près par **Media Soleil/Afrique FM** : nous sommes sur 102.7 — Je m'ballade, je m'ballade... 103.1 : **Fréquence Libre/radio Pays**. Parasites sur les unes, interférences (Madame la Haute Autorité bonjour !) sur les autres, elles sont là, les petites radios. D'abord « pirates », elles sont devenues « libres ». Libres dans un état de guerre : vous appelez ça libre ? Etat de guerre avec la Haute Autorité, état de guerre à l'intérieur des regroupements imposés, plus souvent mariages contre nature. Libres de parler sans en avoir les moyens. Libres de jouer à « je te brouille, tu me brouilles ». Libres aussi de prêcher dans le désert si on ne vous entend pas... Radios dites « libres » vous êtes mortes. « Privées », vous agonisez, et c'est tant mieux. Restent les radios « locales », seule expression qui convienne à tout le monde et respecte au moins le caractère associatif des « petites », leur bénévolat et leurs pauvres moyens. Soyons honnêtes, le tableau a ses défauts, mais le souffle créateur persiste. Dans ce piètre contexte, les radios des minorités ont quand même trouvé un moyen d'expression et œuvrent pour l'interculturalité.

Cela n'aura pas été sans mal ! Elles sont toutes nées de la dynamique associative sur des bases militantes : **Radio-Beur**, du mouvement des jeunes issus de l'immigration ; **Les nanas radioteuses** qui osaient déjà émettre avec leurs copines du MLAC en 78, et qui ont fusionné avec **Radio OVNI** de la fac de Vincennes vers 1980 ; **Radio Pays** née de la rencontre de militants occitans, basques, catalans, bretons, corses, flamands et alsaciens. **Radio J**, émanation du Renouveau Juif, créée après l'attentat de la rue Copernic. **Radio Shalom**, plus radicale, issue de la Fédération des Juifs de France. **Média Soleil**, le regroupement de quatre radios militantes du Maghreb et de l'Afrique noire ou encore **Tropic FM** qui rassemble toute la mouvance militante des Antilles.

Ensuite elles se sont surtout développées autour du mouvement des radios libres qui a suivi le 10 mai 1981. Ah ! ce 10 mai, les immigrés ne manquent jamais de le rappeler. Pour eux, il a véritablement signifié : la parole est à nous. « On nous reproche de parler beaucoup au lieu de passer de la musique, mais on a été tellement muselé ! » explique Louis Xavier de l'équipe **Radio Mango** sur **Tropic FM**. Samia, de **Radio Beur** (elle y va de son ton virulent — très convaincante, Samia ! —) « *Le 10 mai nous a donné de droit d'exister sous forme associative. En même temps nous avons pris le droit d'exister au travers d'une radio pour prendre la parole nous-mêmes, sans que les institutions soient là pour nous assister* ».

Un an après avoir dit merci au Président, le « cadeau » s'est révélé quelque peu empoisonné. Lorsque paraîtra l'histoire des radios locales, on verra les dédales que ces radios ont dû traverser et combien d'obstacles elles ont dû sauter.

Passons sur les lenteurs et les vices de l'Administration, histoire de gagner du temps et de décourager les moins motivés ou les plus faibles.

En revanche, arrêtons-nous à cette époque où la Haute Autorité fabriquait des mariages à tour de bras. (C'est ainsi qu'elle voulu rapprocher **Radio Libertaire** et **Fréquence Gaie** : homos, anars dans le même panier). Parmi ceux qui sentaient venir le vent des mariages forcés, les négociations allaient bon train. Certains regroupements ont pu ainsi anticiper les choix de la Haute Autorité : les **Nanas radioteuses** et **Fréquence libre** par exemple. Dans la communauté antillaise et africaine, « on discutait » lorsque l'institution fraîchement créée les a contactés : « *Nous avons des points de convergence. La culture est puisée à la même source* ». Tout le monde ne le voyait pas du même œil. **Radio Voka**, plus « politique », et sans doute plus

intransigeante a refusé catégoriquement de s'associer aux autres radios antillaises pour obtenir la dérogation.

A Radio Beur, il était proposé de fusionner avec **Radio Immigrés**. « *Mais nous ne sommes pas des immigrés, nous n'avons pas quitté notre pays. Nous sommes enfants d'immigrés, nés en France et avons un espace à revendiquer dans l'espace français* ». Samia poursuit avec la même force « *l'interculturalité, j'y crois. La réalité française de demain sera aussi faite de Mohamed. C'est pourquoi nous voulions une radio qui nous soit propre, généraliste. Notre propos n'étant pas de vivre la différence mais l'interférence, pour être bien dans la société française* ».

La finalité, ce n'est pas la radio...

« *A l'inverse* », expliquent les animateurs de **Media Soleil**, « *notre politique est celle de l'immigration. Tout est là : pousser les gens à dire leur vécu d'immigrés* ». Si l'on prend le cas, précisément, de **Media Soleil** et de **Afrique FM** (l'appellation **Fréquence Immigrés Maghreb/Afrique** a été imposée) ou celui de **Tropic FM**, il s'agit du regroupement de six radios pour chacune... C'était ne pas compter avec les sensibilités idéologiques, philosophiques et politiques. Evidemment la Haute Autorité n'a pas, dit-elle, de quoi contenter tout le monde. Cela reste à prouver.

De tous ces amalgames, il a résulté qu'aucune des radios locales n'a pu obtenir aisément la dérogation. Les

négociations internes ont été « laborieuses », « pénibles » voire « douloureuses ». Pour bon nombre d'entre elles, 1982 et 1983 ont été marquées par des crises difficiles à surmonter.

Elles devront encore se battre, car rien n'est moins sûr que de tenir l'équilibre sur la bande FM parisienne... Chose tout de même remarquable, elles ont plus qu'amorcé l'interculturalité. « *D'ailleurs* » explique-t-on à **Tropic FM** « *la finalité n'est pas la radio en soi mais toute la vie associative et culturelle qui se trouve enclenchée. On est arrivé à un point de non-retour parce que toute une communauté est sortie de l'ombre* ». Toutes sont sorties de l'ombre, elles veulent maintenant leur place au soleil.

Beaucoup d'animateurs le ressentent d'autant qu'une radio se présente souvent comme « bouée de sauvetage » pour l'auditeur ou l'auditrice seul(e) ou dépassé(e) par un problème psychologique. Samia (**Radio Beur**) explique encore combien la radio a rapproché les deux générations. « *On le voit bien lors des débats en direct. Jeunes et parents interviennent ensemble alors qu'ils disent ne pas se connaître ou ne pas se comprendre* ».

L'existence des radios « minoritaires » permet à chacun de vivre sa culture orale. C'est fondamental. De plus ces cultures sont ouvertes les unes aux autres. Dans la grille de **Media Soleil**, l'Iran, la Yougoslavie, l'Amérique Latine, l'Afghanistan et les Antilles ont leur place. □

Solange OOSTENBROEK/
Presse Organisation Media

Le flou artistique sur la bande FM...

— « *Comment ? Votre tranche d'émission a lieu le vendredi de 18 à 24 h. ? Mais c'est impossible puisque, c'est nous !* »

Je m'adressais à l'une des **Nanas radioteuses** pour préparer ce papier sur les radios locales.

Nanas radioteuses, c'est bien sûr la radio des femmes. On lui a réservé 6 heures sur **Fréquence Libre/Radio Pays** (103.10). **Radio-Pays**, précisément, je connais. Une ordonnance de référé rendue le 15 décembre leur accordait cinquante-sept heures d'émission par semaine. J'avais assisté à la première réunion de mise en place de la grille des programmes au sein de laquelle j'allais assurer avec d'autres la coordination des émissions corses. La Corse tombait le vendredi soir de 21 h. à 22 h. 30.

— « *Vous émettez vendredi prochain ?* »

— « *Oui, nous continuons comme avant* »

Je n'en étais pas à ma première surprise : j'étais signataire, en tant que membre de l'Association des Femmes Journalistes, d'une pétition pour le maintien des programmes des **Nanas radioteuses** à l'antenne de **Fréquence Libre**. Sans savoir qu'il s'agissait de la même fréquence que **Radio-Pays**. J'avais, en quelque sorte, signé la guerre à **Radio-Pays** qui, de son côté, se battait pour grignoter des heures à **Fréquence Libre** !

Me voilà coincée entre 103.1 et 103.1. Comme par hasard, mes deux chevaux de bataille sont les femmes et la Corse. Finalement j'ai deux chances plutôt qu'une d'intervenir sur cette fréquence le vendredi soir. Et pourquoi ne pas parler de la femme corse de 21 h. à 22 h. 30 dans la grille des **Nanas radioteuses** ? □

— Grands sentiments —

Le bon Verne chez les sauvages



Le maître à rêver de nos enfances parlait beaucoup de civilisation, un peu de racisme.

Jules Verne est un homme de son temps, enraciné dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et les premières années du XX^e ; il l'est par sa curiosité scientifique, son désir de connaître le monde, mais aussi par sa conception des rapports entre nations modernes et peuples différents, souvent colonisés ou sur le point de l'être. Raciste ? Pas plus que ses contemporains, plutôt moins. Verne reflète dans ses **Voyages Extraordinaires** à la fois son éducation, son existence bourgeoise et des élans de générosité et de sympathie à l'égard de certaines populations. Verne a un sentiment très net de la hiérarchie sociale bourgeoise : les rapports maître/serviteur procèdent de règles bien établies ; le domestique est dévoué, débrouillard, naturel, le patron sévère, juste, généreux. Couple lié étroitement selon des schémas traditionnels et idylliques (Passe-partout/Philéas Fogg : **Le tour du monde en 80 Jours** — Joe/Fergusson : **Cinq semaines en ballon**). « *Le Docteur Fergusson avait un domestique ; il répondait avec empressement au nom de Joe ; une excellente nature, ayant voué à son maître une confiance absolue et un dévouement sans bornes* ». Parfois le domestique est un homme de couleur : le chinois Li et le cafre Matakita (**L'Etoile du Sud**), l'indien Goumi, le noir Parazar (**La maison à vapeur**), tous décrits avec sympathie.

En contact avec des peuples d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique, les domestiques blancs expriment parfois des opinions franchement racistes, le maître restant en retrait, plus modéré. « *Il y aurait cependant, dit Joe, une opération commerciale d'une grande simplicité à faire. Ce serait de descendre tranquillement et d'emporter les marchandises les plus précieuses, sans nous préoccuper des marchands. On s'enrichirait* » (à propos de marchands africains dans **Cinq semaines en ballon**). Passe-partout qualifie les Indiens d'« **abrutis** » dans le **Tour du monde en 80 Jours**. Les termes « *moricauts* », « *fourbe par nature* », « *fauves à face humaine* », « *misérables nègres* », apparaissent ici ou là. Le mot « *sauvage* » revient souvent dans les **Voyages extraordinaires**. Les personnages sont conformes aux stéréotypes de l'époque : l'Anglais flegmatique, l'Américain ingénieux... Le Chinois est propre, subtil, ironique (**L'Etoile du Sud**, **Les tribulations d'un chinois en Chine**), le Nègre naïf, dévoué, débouillard (le cuisinier Parazar dans **La maison à vapeur**, Matakita dans **L'Etoile du Sud**). L'antisémitisme apparaît aussi : « *Petit, malingre, les yeux vifs mais faux, le nez busqué, la barbiche jaunâtre, la chevelure inculte, les pieds grands, les mains longues et crochues, il offrait ce type si connu du juif allemand, reconnaissable entre tous. C'était l'usurier souple d'échine, plat de cœur,*

rongeur d'écus et tondeur d'œufs », (**Hector Servadac**) : Verne est contemporain de l'affaire Dreyfus. D'autre part, et non sans contradictions, Verne admet la beauté, l'intelligence de certaines peuplades. Remarquons seulement que le Chinois Kin Fo (**Tribulations d'un Chinois en Chine**) est beau... car ses traits sont presque ceux d'un Blanc ! Dans ce que Chesneaux nomme « *la tradition quarante-huitarde* », l'auteur des **Voyages Extraordinaires** ne cache pas sa sympathie pour des mouvements d'indépendance nationale : **Mathias Sandorf**, **20 000 lieues sous les mers**, **Michel Strogoff**, **La maison à vapeur**, etc. Toutefois dans ce dernier exemple, notre sympathie est nettement attirée vers les Britanniques, les Indiens les plus aimables sont à leur service et les révoltés dirigés par Nana Sahib apparaissent comme des gens cruels.

Odieux trafic

Jules Verne prend nettement position contre l'esclavage qualifié d'« **odieux trafic** » : « *Mes amis, vous le savez, une guerre civile, déjà longue et malheureusement trop sanglante, met aux prises la population des Etats-Unis. Le vrai mobile de cette guerre a été la question de l'esclavage. Le Sud, ne s'inspirant que de ce qu'il croit être ses intérêts, en a voulu le maintien. Le Nord, au nom de l'humanité, a voulu qu'il fût détruit en Amérique. Dieu a favorisé les défenseurs d'une juste cause, et la victoire s'est déjà prononcée plus d'une fois en faveur de ceux qui se battent pour l'affranchissement de toute une race humaine. (Nord contre Sud).* De même dans **L'Etoile du Sud** qui se déroule en Afrique du Sud, les prises de position sont souvent antiracistes par la sympathie exprimée à l'égard des Chinois et des Africains par le personnage principal ; la brutalité et la stupidité racistes se rencontrent chez les Blancs : un Cafre vient de sauver un Blanc de la morsure mortelle d'une vipère : « *Chose singulière et qui révolta profondément Cyprien, James Hilton ne parut pas songer à remercier son sauveur. Maintenant qu'il était hors d'affaire, il trouvait cette intervention toute naturelle. L'idée ne pouvait lui venir de serrer la patte noire d'un Cafre et de lui dire : Je vous dois la vie* ». Chez Jules Verne (qui parle avec enthousiasme des explorations et de la colonisation), le Blanc, européen ou américain, apporte toujours les « **bienfaits de la civilisation** » aux braves « **sauvages** » — En cela aussi — en cela surtout, il appartient au XIX^e siècle. □

Claude RICHARD

Lectures

ARGENTINE : Il nous reste la **mémoire** est un choix de poèmes d'exil de trois Argentins, traduits par Monique Blaquièrre. Juan Gelman, poète, traducteur, journaliste, militant révolutionnaire est né à Buenos-Aires en 1930. Menacé de mort par les militaires, il quitte l'Argentine en 1975 et vit depuis en exil en Europe. « *Toute poésie est hostile au capitalisme, elle peut se faire sèche et dure non parce qu'elle serait pauvre mais pour ne pas contribuer à la richesse officielle* ». (Extrait de **Colera Buey**, **Colère de bœuf**).

Alberto Szpunberg est né à Buenos-Aires en 1940. Professeur de littérature argentine et de littérature et médias à l'université de Buenos-Aires, il y fut directeur du département de littérature et langues classiques. Il vit en exil à Barcelone depuis mai 1977. « *Allez-y, morts d'amour, tenez bon, nous naissons* ». (Extrait de **Ce côté-ci de la mare**). « *Bien que tu fermes les yeux, tu sens et tu entends : ça c'est la mer, n'en doutes pas, même le vent qui te frappe au visage, c'est la mer* ». (Extrait de **Ce côté-là de la mare**).

Vicente Zito Lema est natif de Buenos-Aires (1939). Poète, journaliste, professeur d'histoire de l'art à la faculté des lettres de la capitale où il dirigeait des séminaires concernant les formes d'expression culturelle des opprimés. Il vit actuellement en exil à Amsterdam. « *Voilà ce que nous sommes : des feuilles dans la tourmente / A peine des feuilles de pauvre lumière / frappées / écrasées / renaissantes / Voici notre cœur : un lit tumultueux et sévère / Voici nos yeux : une terre dévastée*. (Extrait de **Amis**). On leur souhaite désormais de pouvoir rentrer au pays. □

D.C.

Il nous reste la mémoire, éd. Voix-La Découverte, chez Maspero.

L'EAU ET LE VENT. « *Le silence est un cri qu'on étouffe* ». Le ton est donné, la poésie de Tahar Berki nous invite au souvenir de la terre, au voyage et à l'amour où simplicité rime avec sensualité. Il sait chanter le peuple, qu'il écrit comme une eau, qu'il peint comme un vent, en une vaste parole enfantée par l'exil où les mots seuls deviennent identité. □

D.C.

Le laboureur du Soleil suivi de Les grappes de la nuit, éd. Silex.

Un livre capital sur les Gens du Voyage

TSIGANES

Sous un titre aussi bref, un livre de synthèse, et une « **petite collection** »... quelle ambition !

J.P. Liégeois nous avertit qu'il s'y livre « **délibérément** », en mesurant les risques. Pour ceux qui s'intéressent aux questions tziganes, l'auteur n'a pas besoin d'être présenté. Directeur du centre de recherches tziganes rattaché à l'université René Descartes (Paris), il a publié au Seuil, en 1971, un livre d'initiation, les **Tsiganes**, maintenant épuisé. Depuis, il a écrit de nombreux articles et, un 1976, **Mutation tzigane**.

Après des travaux historiques comme ceux de M. de Vaux de Folletier (Prix Romanes 1983), de nombreuses études de sociologues, de juristes (la bibliographie de l'ouvrage comporte 253 titres !), une synthèse était attendue, à la fois satisfaisante pour les spécialistes, et accessible dans sa présentation.

Projet ambitieux, voire téméraire, pourquoi ? J.P. Liégeois signale le danger auquel n'ont pas échappé nombre de tentatives : « **En généralisant à l'ensemble des Tsiganes ce qui n'est le fait que d'un groupe, en restreignant l'ensemble des Tsiganes au groupe présenté, les autres groupes étant alors considérés comme « moins tziganes », ou encore en présentant les Tsiganes comme un groupe homogène...** ».

Peut-être eut-il été utile de signaler aussi, dès l'abord, que dans le monde tzigane sont englobés des groupes d'origine et de langue non-tzigane, tels les **Yeniches**, en raison de leurs modes de vie et traditions issus du voyage.

Voyage — ou nomadisme — c'était sans doute la question essentielle à élucider et l'auteur la place en tête du chapitre Culture.

Première remarque, capitale : « **Tous les Tsiganes ne sont pas nomades, et tous les nomades ne sont pas tziganes** ». Mais non moins importantes les réflexions suivantes : « **Alors que les sédentaires, même en voyage, restent sédentaires, le Tzigane, même s'il ne voyage pas, est un nomade. Arrêté, il reste voyageur. Il est donc préférable de parler de Tsiganes sédentarisés plutôt que de Tsiganes sédentaires...** ». Ainsi, « **le nomadisme est plus un état d'esprit qu'un état de fait** ». C'est bien le premier trait déterminant d'une culture : « **Le voyage est un symbole et un premier** ».

Impossible ici de tout inventorier. Signalons, dans le chapitre Environnement, l'analyse des stéréotypes et préjugés, avec un éloquent tableau de l'image du Tzigane donnée par des textes officiels en France du XVI^e au XX^e siècles.

Non moins éloquent, le long panorama des attitudes des pouvoirs publics dans les différents pays d'Europe, avec une marche générale de l'exclusion à l'assimilation — réductrice des identités : c'est que le nomadisme apparaît toujours au sédentaire comme un danger, une menace pour sa stabilité.

Dans le dernier chapitre, **Mutation**, J.P. Liégeois étudie un fait nouveau et important : la prise de parole des Tsiganes, qui se dotent d'organisations propres. En 1979, l'Union des Rom est reconnue par l'ONU, et en 1981 le 3^e Congrès Mondial, à Göttingen, rassemble 300 délégués de 22 Etats. Mais ces nouvelles organisations, nécessaires à la défense vis-à-vis des non-Tsiganes, cadrent mal avec l'organisation sociale traditionnelle.

Si le titre de la conclusion : **Le crépuscule des Tsiganes**, incline au pessimisme, une image vient rassurer qui illustre l'étonnante capacité de survie de ce peuple : c'est la scène finale du très beau film yougoslave de Slobodan Sijan : **Qui chante là-bas ? Au terme d'une pittoresque et humoristique équipée en autocar éclate un bombardement. Deux petits musiciens tziganes : « Plus faibles en apparence, ils sont plus forts en fait ; calmes dans la tourmente, ils seront les seuls à s'en sortir ».** □

Jean-Bertrand BARY



Lectures

MENU PEUPLE. Dans la société de l'Ancien Régime, le peuple, par définition, est inférieur aux élites : il est « menu », « petit », n'a « ni aisance, ni lumières, ni conscience » (Taine). De 1789 à 1792, en dépit de sa contribution décisive aux succès du Tiers-Etat, il restera éloigné de la réalité du pouvoir et du droit à l'existence, jusqu'à ce qu'un compromis entre Sans culottes et Montagnards mette fin à la royauté et crée les conditions d'une véritable révolution culturelle, qui éclate comme un coup de tonnerre en 1793, bouleversant toutes les façons de vivre et de penser.

A partir d'archives et de textes souvent inédits, Serge Bianchi a voulu restituer cette période originale, qui a marqué durablement la mémoire collective du peuple français. □

La Révolution culturelle de l'An II, de Serge Bianchi, éd. Aubier Montaigne.

COMBATS. De la Révolution Rouge au soulèvement de Barcelone en 1937, de la guerre civile espagnole à la lutte anti-fasciste de la seconde guerre mondiale, l'itinéraire de Pavel et Clara Thalmann est riche d'un ensemble de **Combats pour la liberté**, de ce désir de vivre pour une société humaine libérée du capital et de l'empire du totalitarisme.

Une autobiographie, un livre plein de souvenirs vécus de l'intérieur de ce siècle, une contribution majeure à la relecture de notre histoire écrite par deux militants restés fidèles à leurs idées de jeunesse. □

D.C.

Combats pour la liberté, Pavel et Clara Thalmann, éd. de la Digitale, Kerflech Mellac, 29130 Quimperlé.

MARGINAUX. Marie Llaumett nous apporte des « jeunes immigrés » une autre représentation que celle généralement admise, trop souvent négative, en particulier pour les Maghrébins.

Après avoir passé en revue le nombre des jeunes étrangers, les nationalités, elle étudie la délinquance (surtout les événements survenus dans la banlieue lyonnaise en 1982) qu'on leur impute, et s'efforce d'établir le pourcentage des délits commis par ces fils d'immigrés par rapport aux Français du même âge, le type de ces délits et enfin les raisons amenant à cette rupture avec la société. L'une d'elles est certes, les conditions de l'habitat, la ségrégation et les difficultés de la cohabitation dans les H.L.M. L'école pose aussi de sévères problèmes,



Julie Walters dans *L'éducation de Rita*

l'échec scolaire dont on a beaucoup parlé ne s'améliore pas, rares sont les enfants d'immigrés qui abordent le second cycle long et tentent le bac.

Cet échec presque général va donc mener au chômage, puis à la marginalisation, « situation qui accentue ce sentiment de dévalorisation éprouvé, jusqu'à faire douter des possibilités d'en sortir ». « Pour les Français de la ville, je n'existe pas, j'ai le néant pour identité » dit l'un d'eux.

Hélas, tout cela n'est pas nouveau, mais s'accroît : en 1978, nous avons, Martine Charlot, Ahmed Ben Dhiab et moi, entendu les mêmes phrases, trouvé ce même sentiment « d'exclu » chez ceux de la deuxième génération (2). Et, lorsque, en 1972 (3) j'ai, l'une des premières, je crois, enregistré les propos de très jeunes enfants de travailleurs immigrés, je les ai vus s'inquiéter : « Qu'est-ce qu'on fera quand on sera grand ? » et réagir violemment aux attaques de certains gosses : « Quelques fois on m'embête trop, je tire les cheveux si fort que la fille elle tombe par terre » (Zora, 7 ans).

Il semble que le pouvoir se rende compte, enfin, de la nécessité de s'occuper des « laissés pour compte », immigrés, français aussi, marginalisés. Cet ouvrage, très précis, est utile, car il rappelle et explique des faits mal compris par un public qui s'affole du climat d'insécurité imputé aux jeunes immigrés, sans essayer d'accepter leur part personnelle de responsabilité dans une situation inquiétante.

Annie LAURAN

(1) L'Harmattan Ed. 1984.

(2) « Mon avenir ? quel avenir » — Casterman Ed.

(3) « Les enfants de nulle part » Terre entière Ed.

Les jeunes d'origine étrangère — de la marginalisation à la participation par Marie Llaumett (1). Chargée d'Etudes au C.I.E.M. à Paris — Ed. l'Harmattan.

Cinéma

Curieux comme la réalité nous renvoie sans cesse au cinéma et le cinéma à la réalité. Intervention des CRS contre le squatt de l'îlot Châlon à Paris. Une photo à la Une de **France-Soir**, longue file d'hommes et de policiers, misérables affaires entassées à la hâte, et un titre barrant toute la page pour mieux faire l'amalgame : Noir = trafiquant de drogue. Les images se succèdent et tressaillent dans la mémoire. Images de la rafle du Vel d'Hiv', au cinéma, **Les guichets du Louvre**. Flash-back que l'on voudrait ignorer.

Ces images de 1942 mises en fiction par Michel Mitrani dans s'entrechoquent avec celles de Jean-Pierre Mocky. **A mort l'arbitre**, chasse à l'homme provocante et peu conventionnelle pouvait paraître surchargée, quand dans l'actualité de mars 1984 ont surgi les supporters de l'équipe de football anglaise. Ils ont beaucoup cassé sur leur passage. Et Chirac de dénoncer « le déferlement de la voyoucratie d'outre-Manche ». Alors, exagérés les personnages de Mocky ?

Que penser de même de notre libre Occident avec son alignement de policiers, un tous les dix mètres, sur un quai de gare endormi, à l'arrivée du train de Calais, un samedi de tournoi des Cinq Nations ?

Mais revenons à Jean-Pierre Mocky. Le point de départ de son film est un fait divers authentique qui s'est déroulé en Angleterre, il y a quelques années. Un groupe de supporters déçus par la décision de l'arbitre d'accorder une pénalité à l'équipe adverse décide, à la fin du match, d'aller lui « régler son compte » !

Jean-Pierre Mocky, comme à son habitude, taille à la serpe, sans indulgence et sans effets cinématographiques, dans les mesquineries et les petites lâchetés quotidiennes de nombreux hommes. Il décorique le phénomène de la chasse à l'homme : l'arbitre peut être remplacé aisément par n'importe quel autre bouc émissaire ! Michel Serrault donne au personnage de Rico, le pousse-au-crime de la bande des supporters, une telle dimension psychologique et humaine qu'il le rend crédible. **A mort l'arbitre** un film grinçant, à l'image de ce monde-ci !

Coup de chapeau à « Inter-service migrants » qui tout en gardant son sigle change de nom pour s'appeler désormais Images Spectacles du Monde (1). Du 5 au 9 avril I.S.M. présente à Beaubourg, dans l'expo « Les enfants de l'immigration », une trentaine de films, tous réalisés par des jeunes issus de la seconde génération. Parmi les titres retenus, signalons : **Tamourt Aziza** (Ma terre

aimée) de Régina Mokhrane ; **Le départ du père**, de la jeune réalisatrice Farida Belghoul à laquelle nous devons déjà le très riche **C'est Madame la France que tu préfères ?**. **Avoir 15 ans dans le béton**, œuvre collective de jeunes d'Ivry-sur-Seine au passé cinématographique déjà fécond (le collectif Mohamed) ; **Si tu pars, laisse une adresse**, réalisé par un collectif de Lorraine ; **Il est you le tequa de Besba**, filmé par un groupe de jeunes de la Goutte d'Or ; **Sarcelles** de Maurice Benassayag et Bernard Huzan (la seconde génération, version « pied-noir ») ; **Le pigeon noir**, œuvre de jeunes Marseillais ; et **Rush...**

Ces jeunes qui se battent pour écrire leur histoire, pour créer — autant que pour dire — leur identité se reconnaîtront dans **Alsino et le Condor**, de Miguel Littin qui sort en salle grâce à la Médiathèque des 3 Mondes (2).

Miguel Littin est l'un de ces nombreux réalisateurs chiliens qui ont du quitter leur pays en 1973. Son œuvre est un peu le reflet de ses exils successifs, de ses espoirs aussi. **Alsino et le Condor** est un film offert, en quelque sorte, au peuple du Nicaragua. Premier long métrage de fiction produit par ce jeune état révolutionnaire, c'est la guerre dans un pays d'Amérique centrale, telle que peut la voir un enfant. Alsino aime tellement les

oiseaux qu'il voudrait voler comme eux ; il monte aux arbres si haut qu'il croit les rejoindre. Un jour il tombe et devient bossu. Alsino grandit et est pris dans la guerre.

Miguel Littin, a écrit là une œuvre forte et d'une grande sobriété. Il témoigne pour l'histoire du Nicaragua.

Autre regard sur l'enfance, autre retour aux sources : **Wënd Kuuni** (le bon de Dieux) de Gaston Kaboré (Haute-Volta 1983). Les lecteurs de **Différences** connaissent bien ce réalisateur puisqu'il avait été l'invité de notre revue lors de son passage au Festival d'Amiens. **Wënd Kuuni** est un film courageux en ce sens qu'il ose montrer que tout n'était pas forcément idyllique dans l'Afrique pré-coloniale ; il en gagne d'autant plus le droit de réaffirmer l'identité de son peuple. Il illustre sous la forme d'un conte splendide le sens de l'accueil d'une famille et d'une communauté villageoise.

Est-il besoin de dire que **Wënd Kuuni** a eu un succès considérable en Haute-Volta et dans les autres pays du Sahel ! D'autres œuvres récentes ou anciennes ont marqué nos écrans en cette dernière période. Saluons en vrac et en toute confusion de genre : **La ville brûlée** (*La cintat cremada*) un film catalan de Antoni Ribas, longtemps interdit en Espagne et qui dès autorisation, a su

profondément toucher son public original. **L'éducation de Rita** de Lewis Gilbert. Que les puristes ne grognent pas. Lewis Gilbert a bien commis (*busyness is busyness* et quand on est réalisateur on ne peut pas manger uniquement dans les *Fast-food*) **Moonraker** et **L'espion qui m'aimait**, et pourtant, **L'éducation de Rita** est un excellent film sur la femme en milieu ouvrier, fiction aux vertus documentaires et à l'humour incisif et efficace. Rita est une coiffeuse qui décide d'accéder, elle aussi, à la Culture (avec un grand C). Ne ratez pas ce film. Autres recommandations dans un cinéma gourmand (en surface rédactionnelle et en plaisirs promis) : **Le temps suspendu** de Peter Gothar (Hongrie, 1983) ; **Le lézard noir**, de Kinji Fukasaku (Japon) — à signaler la rétrospective du cinéma japonais à la Cinémathèque Française, 600 films pendant un an — **Meurtre dans un jardin anglais**, de Peter Greenaway, un petit chef d'œuvre ; **Daniel**, de Sydney Lumett, les suites de l'affaire Rosenberg, on en reparlera dans **Différences**, comme de **Laisse Béton** (voir encadré).

Jean-Pierre GARCIA

(1) Pour tous renseignements complémentaires s'adresser à Khadidja Bachiri, I.S.M. - 12, rue Guy de la Brosse, 75005 Paris. Tél. : (1) 535.75.84. (2) M.3.M. - 63 bis, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris. Distribue *Alsino* en 16 et 35 mm.



LAISSE BÉTON

En regardant *Laisse béton*, on ne peut pas s'empêcher de penser à la Guerre des boutons. A cette seule différence que *Laisse béton* renvoie à une réalité plus proche, moins superficielle, que *Serge Le Péron* a su faire vivre tout au long du film.

Cette réalité, c'est la vie dans les cités, qui sont parfois ghetto, une vie où les enfants essaient d'imiter les adultes parce qu'ils se sentent perdus dans cet environnement qui n'est pas fait pour eux. C'est parfois un luxe de pouvoir être un enfant.

Le film est pourtant tourné par Le Péron à travers le regard d'un tout jeune. Les enfants acteurs sont très convaincants : à voir !

Rachid BENALLAL

Assurances : l'assuré d'abord

Avant de proposer des assurances, un assureur doit en donner.

La Caisse Nationale de Prévoyance vous donne l'assurance de sa compétence : une expérience plus que centenaire et dix millions d'assurés.

La CNP vous donne l'assurance de la proximité : des centaines de points de vente, et des conseillers dans tous les bureaux de Poste et du Trésor public.

La CNP vous donne l'assurance du choix : une gamme de produits très large, étudiée pour protéger votre famille et répondre à vos besoins de prévoyance.

Voilà pourquoi la CNP peut vous proposer ses assurances.

Renseignements et souscriptions dans tous les bureaux de Poste et du Trésor Public.

Caisse Nationale de Prévoyance L'Assurance-vie

IDEAL CUIR

41, Avenue Mathurin Moreau
75019 Paris

☎ 205.76.51
205.90.80

Télex : 290163 - Porte 122



Snootie 327 rue saint-martin 75003 paris / tel 277 55 55

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT :
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



Fabricants de Bonneterie

● POUR VOS FILS CLASSIQUES
ET FANTAISIE

● POUR VOS BOBINAGES A FACON

Société MARJOLAINE

93, quai de Valmy Tel. 206-94-73
PARIS-10^e 607-32 80

Dépositaire des Ets DELMASURE
(laine peignée Nm 2/28, 1/28, 1/40)

KOKO

Prêt à porter féminin

50, passage du Havre
75009 PARIS

Lever de rideau

CARMEN. L'exaltation de la différence : je veux parler ici de la différence entre les sexes. Il n'y a pas de danse plus marquée que le flamenco : chacun y éclate de sa féminité ou de sa virilité sans une once d'ambiguïté (ou d'ambivalence) : cette affirmation sexuelle farouche requiert une grande maturité et on peut compter sur les doigts d'une seule main, il me semble, les danseurs de moins de trente ans dans la troupe. Quant aux grands rôles, notre Carmen - Christina Hoyos n'a plus vingt ans, et Don José - Antonio Gadès a la cinquantaine bien séduisante... les seconds rôles masculins ont chacun une personnalité attachante et bien mise en valeur.

Il n'est point question de cautionner ici la morale méditerranéenne (et machiste) de Carmen selon laquelle une femme qui se veut libre ne peut que payer de sa vie son goût de la liberté et des hommes. On peut seulement savourer la chorégraphie très vivante qui parfois par son humour tend à atténuer les stéréotypes de cette représentation homme/femme : une séquence très drôle où les personnages se pastichent eux-mêmes dans une succession de solos et duos endiablés... La scénographie est appuyée par des éclairages judicieux, alternant les pleins feux et la pénombre intimiste : celle-ci isole les groupes et recrée l'atmosphère supposée chaleureuse des tavernes andalouses. Chritina Hoyos est une danseuse superbe et une femme troublante, et je ne peux m'empêcher de regretter, que Gadès et Saura dans la version cinématographique l'aient évincée du rôle principal au profit d'une jeune fille moins habitée (au physique plus commercial ?). □

Chantal LANGEARD

Carmen, Théâtre de Paris.

FLEUVE. Nous avons déjà les romans-fleuves, il y a maintenant le spectacle-fleuve... Celui de Michel Boujenah, les **Magnifiques**, se jette après maints rapides et bancs de sable, dans la mer Méditerranée (ou peut-être dans les bras de la mère méditerranéenne ?) Joyeuse fête de famille au cours de laquelle les « tunes » rient d'eux-mêmes dans ce délire verbal.

Mi-naïf, mi-roublard, Michel Boujenah étire (quelquefois trop ?) avec beaucoup de talent une incroyable partie de cartes philosophique entre les trois frères Maxo, Julot et Guigui, qui ne veulent

surtout pas refaire le monde de « l'abas », mais s'inquiètent de sa survivance dans leur descendance.

Quelques portraits succulents et irrésistibles notamment : la mère juive névrosée qui se fait son théâtre sur l'écran blanc de ses jours sombres pendant l'absence de sa nichée, la leçon de séduction à l'adolescent « mâle » dans sa peau. Boujenah sait aussi nous émouvoir en touchant l'essentiel dans cette visite du père à son fils, né en France, et « qui a changé de nom parce qu'il en avait marre de la différence... ».

En dépit de quelques longueurs et parfois une faiblesse d'écriture, un spectacle délirant et chaleureux qui mérite sans hésitation que l'on y consacre quelques « thunes ». □

C.L.

Les Magnifiques, de Michel Boujenah
au Splendide Saint-Martin.

Méli-mélomanie

SÉDUIRE. L'ambition de Freh Khodja est de séduire, après Ken Andi Habib et Bachar Fi Leil, il revient avec une voix plus chaude, plus soutenue dans **Afethi el Beb ya Aouicha**. (Maman est morte).

Tous les textes sont de Belhadri Khodja, son père, poète de la tradition orale à qui il rend un fier hommage. Musicalement, ça tient la route, les cuivres et les basses pètent la santé, c'est très varié, le rythmique assure un maximum. Il chante le folklore de l'Algérie, de celle du sud aussi, des ambiances propres au Binabo. Pour le téléphone arabe, c'est plein de nostalgie et c'est léger comme une farandole. □ S.J.

Freh Khodja, **Afethi El Beb ya Aouicha**, 331, F.K. Records 129, bd de Ménilmontant, 75011 Paris. Vient de sortir, aux mêmes éditions : **Ya Nefsi toubi**.

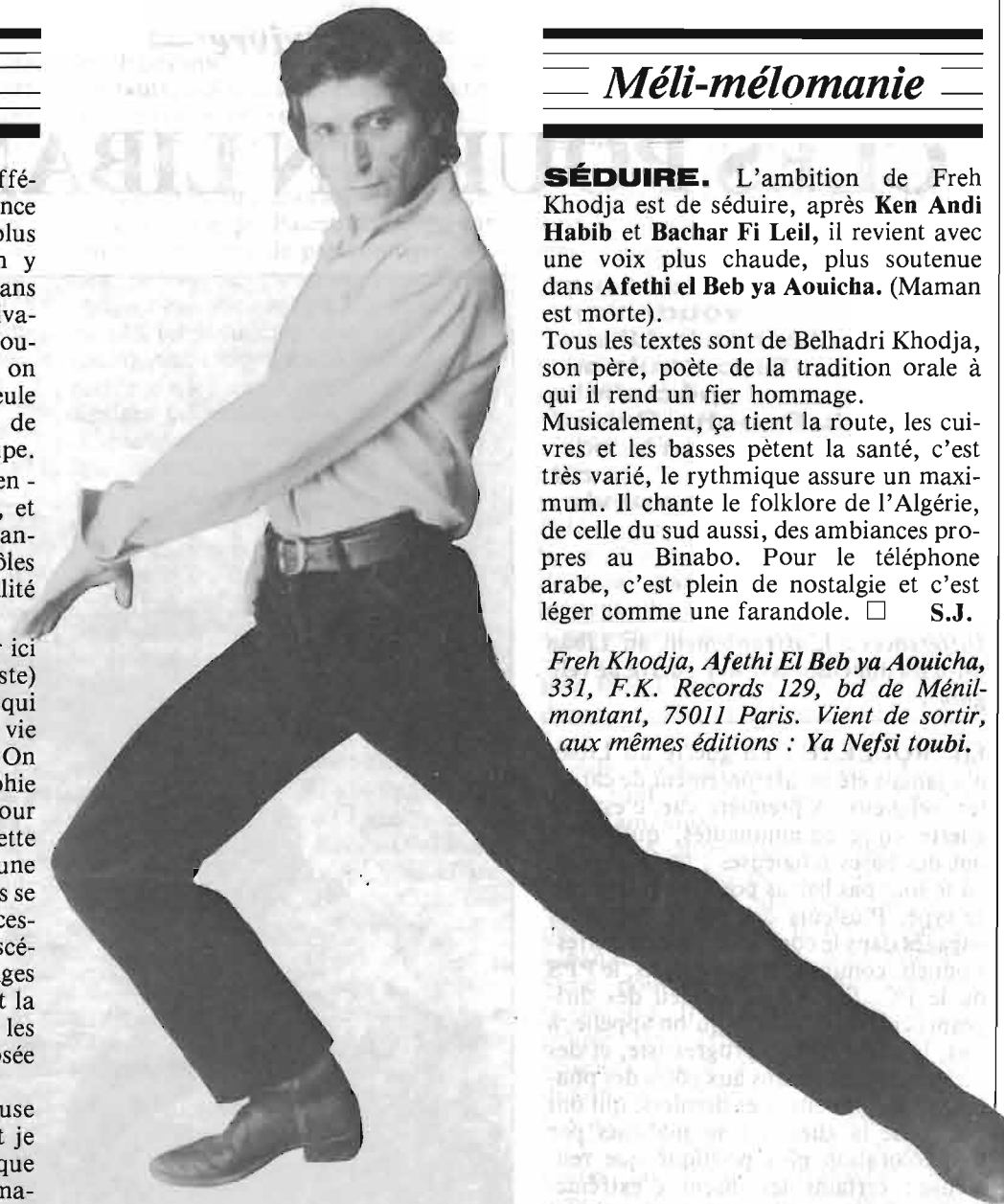
YIDDISH. Ben Zimet, chante en yiddish, parce que « c'est ma « mame-loschen », ma langue maternelle. Je suis né en Belgique d'un père belge et d'une mère polonaise. J'ai un passeport canadien, du Québec.

Quand je chante Jazz d'Auron Lutski, je chante un poète yiddish qui a atterri un jour à New York, parce que le tsar en Russie commençait à y aller trop fort contre les juifs. Il y a eu tous les courants dans la poésie yiddish, y compris le surréalisme.

Ce texte c'est un mélange d'onomatopées et de yiddish. Aaron Lutski, n'était pas son vrai nom, en 1918, il est venu se battre à Verdun dans l'armée américaine, il est mort en 1958.

Le yiddishland de Ben Zimet n'est pas enfermé dans les frontières du temps, ni de l'histoire.

C.D.



— Survivre —

CLÉS POUR UN LIBAN LIBRE

Beaucoup voudraient enterrer le Liban. Eric Rouleau, spécialiste du Proche-Orient au Monde, croit à sa survie.

Différences : L'affrontement au Liban a-t-il les dimensions d'une guerre de religion ?

Eric ROULEAU : La guerre au Liban n'a jamais été un affrontement de caractère religieux. A première vue, c'est une guerre entre communautés, qui certes ont des bases religieuses ; mais les gens ne se sont pas battus pour des raisons de ce type. Plusieurs des partis politiques engagés dans le conflit sont multiconfessionnels, comme le Baas libanais, le PPS ou le PC. Il y a toujours eu des dirigeants chrétiens dans ce qu'on appelle, à tort, le camp islamo-progressiste, et des dirigeants musulmans aux côtés des phalangistes chrétiens. Ces derniers, qui ont déclenché la guerre, sont marqués par une coloration plus politique que religieuse : certains les disent d'extrême-droite, disons qu'ils sont conservateurs dans leurs options. Sous la direction de Gemayel, ils ont surtout réussi à terroriser une partie de la communauté maronite et chrétienne, et même ont eu recours à la force pour liquider leurs rivaux, comme les miliciens du Parti National Libéral de Camille Chamoun. Peu à peu, en imposant son pouvoir sur des régions vidées de leurs habitants musulmans, le parti phalangiste a réussi à se présenter à l'opinion mondiale, et donc à la presse française, comme la formation représentant tous les chrétiens du Liban. Cela n'a jamais été vrai, aujourd'hui encore moins que jamais. Guerre de communauté en partie donc, et pas sur des bases religieuses. Il faut dire que l'organisation sociale communautaire est très ancienne au Liban, comme dans tout l'Orient, et qu'elle a valeur de système de gouvernement. La constitution libanaise, et surtout le Pacte national de 1943, ont figé ce système dans les faits. Mais il s'est trouvé que la proportion de déshérités



« Je reste persuadé que le Liban finira par vivre dans une pluriculturalité pacifique ».

était plus forte chez les musulmans, et surtout chez les chiïtes, que dans les autres communautés. Les escarmouches frontalières avec Israël, les bombardements, puis tout ce qui s'est passé ces quinze dernières années ont accentué ce déséquilibre : beaucoup de chiïtes ont dû fuir le Sud-Liban et se sont agglomérés dans la « banlieue de la misère » de Beyrouth. De fait, le conflit israélo-arabe a aggravé les déséquilibres sociaux, qui recourent ici les communautés, mais sur des bases économiques, et non religieuses.

Différences : Ce qui explique l'étrangeté d'alliances comme celle qui lie Israël aux chrétiens ?

Eric ROULEAU : C'est surtout une alliance israélo-phalangiste. Elle ne s'est certainement pas établie, comme on l'a prétendu, parce que les Israéliens voulaient protéger une minorité persécutée. En fait, les chrétiens ont toujours occupé au Liban une position privilégiée. C'est une alliance politique, tout à fait compréhensible. Les partis conservateurs libanais se sont opposés, militairement à partir de 1975, à la présence des Palestiniens au Liban. A noter que c'étaient eux qui les y avaient introduits. Comptant recruter parmi eux une main-d'œuvre à bon marché, les partis conservateurs chrétiens avaient favorisé l'accord de 1969 qui permettait aux fedayins de s'installer au Sud-Liban, déclenchant ainsi la colère d'Israël. Mais ils ont rapidement réalisé que l'équilibre dit communautaire, mais en fait politique, s'en trouvait modifié, les Palestiniens se rapprochant des partis progressistes et des communautés musulmanes, leurs alliés naturels. Les partis conservateurs y ont vu une menace pour leurs privilèges et leurs pouvoirs. Leur hostilité à l'égard des Palestiniens a vite rejoint celle d'Israël. Nous avons d'ailleurs vu depuis qu'Israël est tout à fait capable de s'allier à des musulmans, par exemple les Druzes, quand ses intérêts coïncident avec eux.

Différences : Aujourd'hui, quel soutien les Palestiniens restés au Liban peuvent-ils espérer ?

Eric ROULEAU : Je crois qu'une page a été définitivement tournée. Les Palestiniens ont été accueillis les bras ouverts au Liban par à peu près tout le monde, lorsqu'ils ont fui la Palestine en 1948 et plus tard. Par la bourgeoisie, comme je l'ai déjà dit, qui voyait de plus en eux un moyen d'établir des ponts avec le monde arabe pétrolier. C'était pour elle un double profit : elle apparaissait comme généreuse et accueillante, et bénéficiait de l'aide économique et financière du monde arabe qui soutenait le Liban jus-

tement parce qu'il était le pays d'accueil des Palestiniens. Mais la plupart des habitants, qui n'avaient rien à y gagner, ont sincèrement reçu les Palestiniens comme des frères dans le besoin. Depuis les choses ont beaucoup changé. Les Libanais ont énormément souffert de la présence des Palestiniens, qui sont comme une sorte de paratonnerre, attirant partout les foudres d'Israël. De plus, les Palestiniens, qu'ils l'aient voulu ou non (et je ne crois pas qu'ils l'aient voulu), ont été un peu la cause de cette guerre civile, qui a coûté la vie à des dizaines de milliers de Libanais. Ceux-ci, quelle que soit leur confession, aspirent maintenant à la paix, ne veulent pas revoir une OLP qui se comportait souvent comme un Etat dans l'Etat. Il y aurait beaucoup à dire sur les erreurs de la résistance palestinienne au Liban. Le seul avenir palestinien au Liban, c'est le statut d'étrangers, n'ayant pas de rôle politique à jouer dans le pays. Il est évident que les fedayins ne pourront plus jamais bénéficier de la complicité des Libanais pour organiser des actions contre l'Etat d'Israël. Ni les Druzes, ni les chiïtes, ni a fortiori les chrétiens ne sont disposés à laisser les Palestiniens se réinstaller dans le Sud. D'ailleurs, l'OLP s'oriente de plus en plus clairement vers une action diplomatique plutôt que militaire.

Différences : Après tant d'affrontements, reste-t-il une chance pour une pluriculturalité au Liban, et passe-t-elle toujours par le Pacte national ?

Eric ROULEAU : Je reste persuadé que le Liban finira par vivre dans une pluriculturalité pacifique. Paradoxalement, la guerre civile a nourri le patriotisme libanais, renforcé le sentiment d'appartenance à un pays et la volonté de le garder uni. De plus, il n'y a pas tant de haine qu'on a coutume de le croire entre les habitants. Cette guerre a, pas toujours mais le plus souvent, opposé des milices, certes représentatives, mais pas les populations elles-mêmes. Jusqu'aujourd'hui, il y a des régions au Liban où chrétiens et musulmans vivent en bonne intelligence. Prenons Beyrouth-Ouest, le cas le plus connu : même aujourd'hui, alors que ce secteur est tenu par les chiïtes, 200 000 chrétiens y vivent. Pas un n'a été molesté, pas un n'a fui, même si certains ont peur. Il n'y a pas de haine intercommunautaire, on a beaucoup exagéré sur ce point. Il n'en reste pas moins des blessures très profondes, qui mettront longtemps à se refermer, mais ne mettent pas en cause l'unité du pays et la coexistence future de ses habitants. Certes il y aura des aménagements : le Pacte de 1943 a fait la part trop belle aux chrétiens. Aujourd'hui la guerre a

engendré deux conséquences : les Libanais de toutes confessions réclament des aménagements constitutionnels, politiques, et surtout sociaux, pour un peu plus de justice. D'autre part, les déshérités se sont radicalisés. On ne peut plus demander à des gens qui se sont battus, qui ont tout perdu, leur terre, leur emploi, des membres de leur famille, de revenir au « Liban de papa ». C'est un phénomène classique aux après-guerres. A moins qu'il y ait des forces étrangères, notamment des pays arabes voisins, qui bloquent cette évolution démocratique parce qu'elle pourrait les gêner. Mais je pense qu'on ne pourra guère entraver ce processus.

Différences : On parle de victoire de la Syrie. Peut-on envisager un abandon de l'option israélienne, et les conditions existent-elles pour l'instauration d'un « protectorat syrien » ?

Eric ROULEAU : Depuis son indépendance, le Liban vit à l'ombre de la Syrie. Tout son commerce avec l'ensemble du monde arabe passe par elle. Mais les liens sont aussi ethniques, religieux, voire familiaux. La Syrie a certes remporté une victoire éclatante, et son poids se fera sentir. Mais là encore il faut tenir compte du patriotisme libanais. Il n'y a pas un Libanais, même actuellement allié à la Syrie, pour souhaiter tomber sous son hégémonie. Il faut faire confiance à ce peuple : son dynamisme est tel qu'il a toujours réussi à se débarrasser des dominations étrangères. Il y aura sans doute une phase difficile, où il lui faudra obtenir l'évacuation de toutes les troupes étrangères. Mais depuis l'abrogation de l'accord libano-israélien, il y a des chances d'y arriver. L'accord était mort né, les Israéliens le savaient parfaitement. Puisqu'il était lié à l'accord de la Syrie, ils lui ont en quelque sorte apporté « sur un plateau » le droit de veto. De plus, la majorité des Libanais, qui se sentent pour des raisons diverses liés au monde arabe, étaient opposés à un accord qui les liait avec Israël. Désormais, une chance existe. Que veut Israël ? La sécurité de sa frontière. Or tous les Libanais sont actuellement d'accord pour la lui garantir. C'est une occasion inespérée pour M. Shamir : à condition évidemment qu'Israéliens et Libanais règlent d'abord leurs problèmes de représentation nationale. Israël, avec un peu de bonne volonté, pourra obtenir les garanties de sa sécurité, et par ricochet, le départ des troupes syriennes, dont les Libanais n'accepteront jamais qu'elles restent seules au Liban.

Propos recueillis par J.-M. O.



— Martin

King —

Luther

WHEN THE SAINT GOES MARCHIN'IN

1964 : le pasteur noir, précurseur des marches pour l'égalité reçoit le Prix Nobel de la Paix. Il sera assassiné le 4 avril 1968.

Le 1^{er} décembre 1955, un événement survenu à Montgomery, en Alabama, projeta d'un seul coup un jeune homme noir sur le devant de la scène américaine et internationale. Dans le bus qui la ramenait chez elle, une couturière noire, Rosa Parks, fatiguée de sa journée de travail, décidait de ne pas céder sa place à un homme blanc, ainsi que le voulaient à l'époque des lois dans le Sud des Etats-Unis. Elle était aussi fatiguée des habitudes de Jim Crow (1).

Bien entendu, Rosa Parks fut arrêtée. Elle ne se doutait pas alors que sa décision allait marquer le début d'un épisode capital dans l'histoire des Noirs aux Etats-Unis. Parmi les pasteurs qui répondirent à l'appel d'un groupe de femmes pour participer à un boycott des autobus le jour du jugement de Mrs Parks, le 5 décembre, figurait un jeune docteur en philosophie de 26 ans, Martin Luther King Jr., natif d'Atlanta et pasteur de l'Eglise baptiste à Montgomery. Martin Luther prit la direction du boycott. Pendant 382 jours, les Noirs de Montgomery s'abstinrent d'utiliser les autobus de la ville dont ils étaient les clients presque exclusifs. Ils s'organisèrent entre eux des pools de transport, ou se rendirent à pied à leur travail, souvent au prix d'une longue marche. Pendant ce temps, le chiffre d'affaires de la compagnie avait diminué de 50 %, ses pertes étaient énormes.

Enfin, le Tribunal fédéral de District, puis la Cour Suprême, déclarèrent inconstitutionnelle la ségrégation dans les transports en communs à Montgomery, puis cette décision fut appliquée à d'autres villes du Sud où le boycott s'était étendu.

Ce succès fit connaître le pasteur King au monde entier, et déjà, il avait affirmé sa volonté d'une action non-violente. En effet, une bombe explosa à son domicile pendant le boycott, épargnant heureusement sa femme et sa petite fille. Martin Luther King sut contenir la foule de Noirs en colère massée devant sa maison et qui voulaient le venger et il lança un appel à la non-violence.

« Mais entre King et Gandhi, la différence est capitale : les Hindous étaient innombrables, face à une poignée d'Anglais ; les Noirs sont vingt millions au milieu de deux cents millions de Blancs pour le moins complices de leur misère. Il suffisait aux Hindous de s'allonger pour couvrir

la surface de la terre, pour noyer leurs oppresseurs dans une marée humaine. Des locomotives, nous a-t-on raconté, finissaient par s'arrêter, paralysées par les corps des hommes qui se couchaient sur la voie. Les Noirs sont à un contre dix, plus les chiens : ils appartiennent à ce type d'opprimés, le plus fragile, dont le malheur est aggravé par la solitude du minoritaire. La preuve ? Les paisibles manifestations organisées par King ne réussissaient que là où les Noirs étaient tout de même relativement nombreux ». (2)

En janvier 1957, soixante leaders noirs, la plupart pasteurs dans les Etats du Sud, fondèrent la *Southern Christian Leadership Conference* (SCLC), avec son siège à Atlanta, qui devait devenir une des organisations les plus importantes dans la lutte pour les droits civiques. Martin Luther King Jr. en fut élu président.

Les méthodes d'action non-violente de Luther King inspirèrent dès lors toutes sortes d'actions, comme les fameux *sit-in* (3) de 1960 dirigés contre la ségrégation dans les bars et les restaurants. Né à Greensboro en 1960, le mouvement s'étendit à tout le Sud et dans plusieurs autres Etats, pour aboutir, en novembre 1961, à l'invalidation par la Cour Suprême de la ségrégation dans les bars et restaurants, nouvelle victoire pour la communauté noire.

« J'ai fait un rêve »

Le point culminant de l'action de Martin Luther King fut, bien sûr, la fameuse Marche sur Washington, le 28 août 1963. Une foule de plus de deux cent cinquante mille personnes, Noirs et Blancs, se regroupa symboliquement devant le mémorial de Lincoln. C'est là que Luther King prononça sa célèbre allocution : « *J'ai fait un rêve* », le rêve de voir enfin l'avènement d'une société où tous les hommes seraient égaux, quelle que soit leur couleur ou leur religion, une société d'où auraient disparu tous les préjugés raciaux. Il est sûr qu'on peut mettre à l'actif de la Marche sur Washington le vote de la Loi sur les droits civiques, signée le 2 juillet 1964, puis le vote de la Loi sur le droit de vote en 1965. Mais, dans l'intervalle, le Président Kennedy avait été assassiné.

Le « rêve » devait se muer en cauchemar lorsque dix huit jours après la Marche, le 15 septembre 1963, une bombe fut

lancée dans l'église de Martin Luther King à Birmingham, tuant quatre petites filles de onze et quatorze ans et blessant vingt et un autres Noirs. Le même jour, deux Noirs furent tués en ville, dont un par un policier. Luther King et quelques leaders non-violents se ruèrent à Birmingham et parvinrent encore une fois à contenir la colère de la communauté et à éviter des affrontements sanglants. C'est certainement les efforts maintes fois répétés de King pour éviter les violences qui lui valurent l'attribution du Prix Nobel de la Paix en 1964, à une époque où on le décernait encore à des personnalités ayant effectivement œuvré pour la paix dans le monde.

Car, bien qu'elle ait réussi à entraîner avec elle le nombre de Blancs, l'action non-violente de Martin Luther King ne rencontra devant elle, le plus souvent, que la violence la plus extrême. Il en fut victime lui-même : une bombe explosa chez lui et dans son église, il reçut un coup de couteau et fut emprisonné quatorze fois. Il paya le tribut suprême à la violence : il tomba sous le tir d'un assassin raciste le 4 avril 1968.

Les manifestations qu'il suscita s'accompagnèrent d'épisodes souvent sanglants, au cours d'affrontements entre les Noirs et la police et les Blancs racistes. De nombreux Noirs furent tués. Pendant les *sit-in*, la campagne pour l'intégration scolaire, comme à Little Rock, les voyages des *Freedom Riders*, à Raleigh, à Albany (Georgie), à Birmingham, à



L. FREED / MAGNUM

« *Nous faisons toujours le même rêve* ». Washington 1983 : 300 000 manifestants rendent hommage au leader noir.

Selma. Plusieurs lynchages, aussi dont le plus connu fut le meurtre horrible d'un jeune garçon de quatorze ans, Emmett Till, dont le corps affreusement mutilé fut retiré de la rivière Tallachie. Ses tortionnaires l'accusaient d'avoir sifflé sur le passage d'une femme blanche. Il n'en furent pas moins déclarés non-coupables par un jury composé uniquement de Blancs.

Les années 60 furent encore marquées par des émeutes raciales, des explosions de fureur dans les ghettos noirs, à Harlem, Chicago, Philadelphie en 1964, à Watts, le ghetto de Los Angeles en 1965, Newark et Atlanta en 1966, Detroit en 1967. Plus de cent morts, trois mille cinq cents blessés et sept cents millions de dollars de dégâts.

Dans toute cette période, Martin Luther King ne représente pas tout l'ensemble des luttes des Noirs. Il y a à côté d'organisations puissantes mais modérées, comme la *National Urban League* de Whitney Young ou la NAACP (*National Association for Advancement of Colored People*), émanation de la « bourgeoisie » noire, d'autres mouvements plus radicaux et plus proches des communautés noires, comme le CORE, le SNCC (prononcez Snick : *Comité de Coordination des Etudiants Non-Violents*) qui deviendra un élément moteur du *Black Power* sous la direction de Stockely Carmichael, les *Panthers Noires*, les *Black Muslim*, l'*Organisation de l'Unité Afro-Américaine* de Malcolm X. C'est l'avènement du *Black Power*.

La théorie de l'action non-violente de King fut toujours contestée par ces mouvements dont l'action fut au moins aussi importante que la sienne.

L'opprimé qui voulait ressembler à l'opresseur

Pour eux, « *Martin Luther King est l'opprimé qui s'obstine à vouloir ressembler à son oppresseur, lequel reste pour lui le modèle... Pour King, le Noir américain est un citoyen américain comme les autres ; du moins en droit : son idéal et sa seule issue, son devoir et sa juste ambition est de ressembler à ses concitoyens blancs...* » (4). C'était l'époque où les Noirs essayaient de se faire défriser les cheveux, où on se ruinait pour acheter des poudres et des crèmes à se faire blanchir.

Malcolm X, les *Panthers Noires*, le *Black Power*, au contraire, appelaient le peuple noir à refuser les valeurs sociales blanches (particulièrement le racisme) qui étaient responsables de leur situation aux Etats-Unis et de les remplacer par une idéologie basée sur la dignité et la fierté d'être Noir : « *Black is beautiful* ».

Quoi qu'il puisse y paraître, le rôle joué par King et celui du *Black Power* ne sont pas historiquement contradictoires. L'un appelle l'autre qui le suit et le conclut. Dès lors commence un nouveau et passionnant chapitre de l'histoire de l'opprimé noir américain. Après une longue éclipse apparente du mouvement, on voit aujourd'hui un ancien compagnon de marche de Martin Luther King, le reverend Jesse Jackson, qui, après avoir lutté à ses côtés pour la reconnaissance des Droits civiques élémentaires, veut maintenant obtenir pour les Noirs une autonomie et une identité politique et culturelle. □

Robert PAC

(1) Nom par lequel on désigne le système ségrégationniste dans le Sud.

(2) Albert Memmi : préface à *Nous, les nègres*. Cahiers libres 1970 - François Maspero éd.

(3) Le *sit-in* consistait pour les étudiants noirs à s'asseoir au comptoir d'un bar ou à une table dans un restaurant et à y rester jusqu'à la fermeture en lisant leurs manuels scolaires puisque, évidemment, personne ne venait les servir.

(4) Albert Memmi, ouvrage cité.

— Déon tologie —

LAISSER PARLER LE PEN

Beaucoup demandent qu'on le fasse taire, ou qu'on l'ignore. Pourtant il existe. Serge July, directeur de Libération, s'interroge sur les rapports de la presse et du discours d'extrême-droite

Serge JULY

journaliste

« C'est une vieille maladie de la société française qui consiste à refuser de se voir tels que nous sommes... ».



C'est une maladie honteuse de la société française, une vieille maladie, celle qui consiste à refuser de regarder la réalité en face, de se voir tels que nous sommes. Après la guerre, la France qui majoritairement avait été pétainiste et antisémite, collaborationniste pour un grand nombre pendant l'occupation, se voila d'une réputation résistante et n'eut qu'un seul désir, celui de refouler le passé. Pétainistes, des Français pétainistes ? Vous devez faire erreur. D'ailleurs tout le monde veut oublier, alors n'allez pas réveiller les monstres qui dorment. Puis nous eûmes les guerres coloniales. Des vrais Français, comme les aime Jean-Marie Le Pen, s'y révélèrent aussi barbares que les nazis. Tortionnaires, des Français tortionnaires ? Vous devez faire erreur. D'ailleurs tout le monde veut oublier, alors n'allez pas réveiller les monstres qui dorment. C'est à chaque fois pareil. On refoule, on blanchit et on met en scène la réconciliation. Heureusement Jean-Marie Le Pen est là : grâce à son mouvement, la France ignoble, la France antisémite, la France raciste, cette France-là, innombrable, cette France-là va sortir de l'ombre, et enfin nous pourrions regarder la réalité en face, et appeler un chat un chat. Voilà pourquoi à mon sens, il ne faut surtout pas se priver de ce cours d'instruction civique que nous accordent, malgré lui sans doute, Jean-Marie Le Pen et son mouvement. Avant tout le monde il était beau, tout le monde il était gentil en France. Avant il n'y avait pas de salauds parmi nous. Enfin, grâce en soit rendue à Jean-Marie Le Pen, il ne sera plus possible de dire qu'en France, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Parce que la France, c'est aussi « ça ». Et qu'une démocratie qui refuse de le savoir, est un régime en état de faiblesse. □



13 mai 1958 : Jean-Marie Le Pen (au centre) manifeste

CARTIER-BRESSON/MAGNUM

Deux interventions recueillies aux Assises...

Je ne suis pas Français, mais je paie ma redevance télé. Alors, quand j'entends parler Le Pen à la télé, un type qui a torturé des gens de mon pays, même plus que ses chefs ne lui demandaient, quand je vois que les organisations d'immigrés n'arrivent pas à obtenir un droit de réponse alors que ce type met sur le dos des étrangers tous les problèmes de la société, quand je vois Radio-Beur se faire couper la parole à l'émission d'Anne Sinclair, je me demande ce que ça veut dire, le service public et l'objectivité. C'est comme si on n'existait pas. □

On nous dit : il faut laisser parler Le Pen parce que ça représente une composante de l'opinion française. C'est peut-être vrai. Mais dans ce cas il y a quatre millions d'étrangers en France. C'est quoi le Front National ? 1 % ? 500 000 Français ? Je suis large. En tout cas, si on compte en composante, il faut faire parler les étrangers huit fois plus que Le Pen. Là, je n'ai pas compté les temps de parole, mais pas besoin de statistiques pour voir qu'on est loin du compte. Même autant que lui, ça serait un progrès ! □



« ... Le Pen a évidemment le droit de parler ».

Le 14 mars, Jean-Marie Le Pen a tenu meeting à la Mutualité à Paris. Habitué des réunions publiques où l'on chauffe l'atmosphère en étrillant la classe politique dans sa totalité ou presque, il s'en est donné à cœur joie. C'est la loi du genre. A aucun moment il n'a lancé d'accusations antisémites. Et c'est évidemment une pure coïncidence si Simone Veil, Laurent Fabius, Robert Badinter comme tous ceux que dénonce Jean-Marie Le Pen sont des Français de culture juive. Le leader du Front national répondrait d'ailleurs que lui à aucun moment n'a fait ce type de rapprochement. On se trouve là au cœur du système Le Pen. A aucun moment en ce qui le concerne personnellement, il ne se met en porte à faux avec les lois antiracistes. Simplement il fait de l'équilibre, à l'extrême limite du formalisme du système démocratique. Mais il réussit à ne pas en sortir. Et à ce titre, ce n'est pas Jean-Marie Le Pen qui importe prioritairement, mais bien la défense des lois qui permettent, pour autant qu'il en respecte la forme, à quiconque, même à qui rêve de nous détruire, de parler.

Car c'est justement au moment où certains peuvent être tentés d'utiliser le formalisme du système démocratique contre ses principes, qu'il faut de manière impérieuse avoir la faiblesse d'abdiquer la règle pour combattre l'exception. Jean-Marie Le Pen, pour autant qu'il réussit avec sa rouerie coutumière à ne pas se mettre hors la loi, a évidemment le droit de parler. Et dans ces conditions, même pour Jean-Marie Le Pen, ce droit de parler librement doit être défendu au cas où il lui serait refusé d'une manière où d'une autre. Il en irait tout autrement s'il jugeait bon de ne plus respecter ne serait-ce que la forme de la loi. □

Livres et liberté

1) « LES GRANDS REVOLUTIONNAIRES ». 8 volumes magnifiquement reliés et illustrés, présentant l'action et la pensée d'hommes et de femmes tels que Marx, Louise Michel, Bakounine, Schœlcher, Jaurès, Blum, Dubcek, Alende, etc.

2) « FEMMES & SOCIETE ». 7 volumes montrant l'importance et le rôle de la femme dans l'évolution de la société depuis 150 ans.

Demandez une information gratuite en retournant le coupon ci-dessous aux EDITIONS MARTIN-SART, 58, rue des Capucins 41200 ROMORANTIN

NOM PRENOM
ADRESSE

..... CODE POSTAL

Désire une information sur
**LES GRANDS REVOLUTIONNAIRES
FEMMES & SOCIETE**

Date

Signature

J.B. FEIGENBAUM

FOURREUR-
MODELISTE

11, rue Saint-Sébastien
75011 PARIS
Tél. : 357.74.58

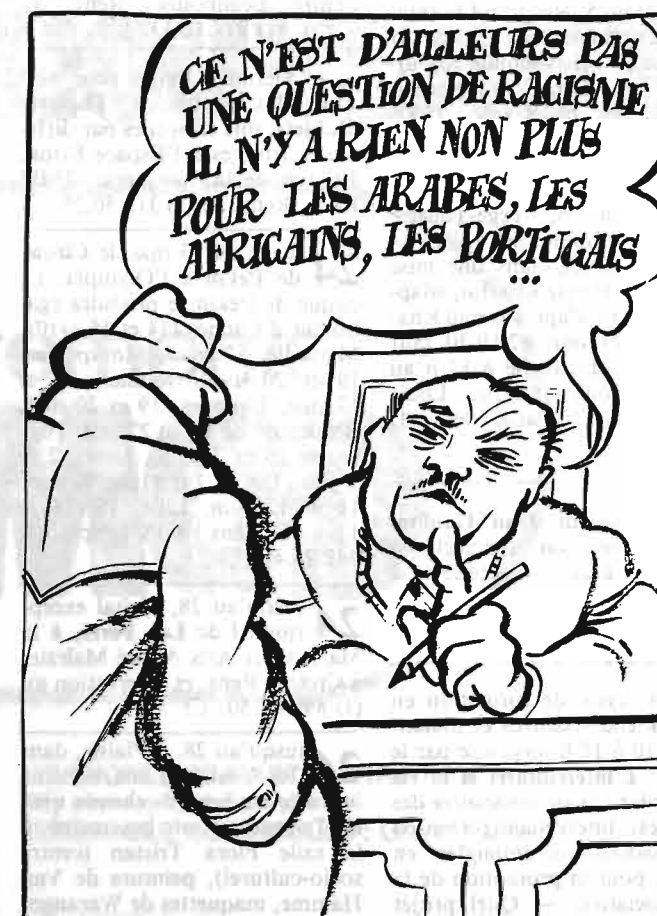
PUBLIMA

17, RUE DE WISSEMBOURG
67000 STRASBOURG
TÉLÉPHONE (88) 32.66.74

LA PUBLICITE
PAR L'ÉTIQUETTE
LE TABLEAU
ET L'OBJET

CADEAUX D'AFFAIRE
ET DE FIN D'ANNÉE

Racisme ordinaire par Coureuil



billevesée..

DIFFUSION **scarlou**

VENTE EXCLUSIVE AUX PROFESSIONNELS

prêt à porter

35, rue des petits carreaux

75002 paris • ☎ 233.48.36

AVRIL

2 jusqu'au 5, Nord-Sud Formation organise des journées sur le thème : **Le tiers-monde aujourd'hui**. Rens. Nord-Sud Formation, 1, rue de Savoie, 75006 Paris. Tél. (1) 326.80.68. □

3 jusqu'au 8, Tege-Théâtre présente **Goldouneh** (pièce en langue persane), dans une mise en scène de Parviz Khazrai, adaptée librement d'après Ismaïl Khatlaji, tous les jours à 20 h 30, sauf le lundi, le dimanche à 17 h au Théâtre Noir, 16, rue Louis Braille, 75012 Paris, tél. (1) 346.91.93. □

7 Le chanteur **Jean Guidoni** présente son spectacle à St-Nazaire à 21 h. Il sera le 17 à Meudon-la-Forêt et le 25 à Amiens. □

7 Et 8, cycle de formation en week-ends (samedi et dimanche de 10 à 17 h) organisé par le CLAP : **L'interculturel et la vie de quartier** : la vie associative des immigrés. Intervenant : Conseil des Associations Immigrés en France, pour la promotion de la vie associative, — Quel projet d'animation et le rôle de l'animateur dans la vie de quartier. Intervenant : des associations de quartier, — Le conte maghrébin comme démarche pédagogique d'animation. Intervenant : Rabah Balamri, écrivain-conteur et Abdelwahid Allouche de l'ASTI de Chanteloup-les-Vignes. Un autre stage aura lieu les 5 et 6 mai, sur **L'interculturel et l'école** : l'école et le dialogue avec les parents immigrés, — Les moyens et les formes d'expression des enfants, — Les jeux africains de communication. Rens. CLAP Secteur LCO, Tour Rimini, 8, av. de Choisy, 75013 Paris, tél. (1) 585.57.21. □

9 jusqu'au 27, 6^e **Festival international du mime**, décentralisé sur toute la région lilloise. Rens. au Club Leo Lagrange d'Hellemmes, tél. (20) 04.21.93, et à Art et éducation, tél. (20) 80.39.33. □

10 Au théâtre des Amandiers de Nanterre, et pour la première fois en France, venue du Chanteur égyptien **Cheikh Imam**, du poète **Achmed Fouad Negm**, et du peintre **Mohamed Ali**. Rens. au 721.22.25. □

20 Rencontre avec de jeunes écrivains autour de l'expo **Les enfants de l'immigration** au Centre Beaubourg. Rens. au C.C.I. (1) 277.12.33. □

22 Dernière limite pour voir les étonnants **Théâtres d'objets**, mis en scènes par différentes troupes à l'Espace Kiron, 10, rue de la Vacquerie, 75011 Paris. Rens. au (1) 313.50.25. □

24 jusqu'au 13 mai, le **Cirque de Pékin** à l'Olympia. Le cirque de Pékin se produira également à Cannes (14 et 15 avril), Marseille, 17 avril, Montpellier, 19 et 20 avril, Rennes, 16 et 17 mai, Limoges, 19 et 20 mai, Bordeaux, du 23 au 27 mai, Toulouse, 29 et 30 mai, Lyon, 2 et 3 juin, Dijon, 7 et 8 juin, Rouen, 11 et 12 juin, Lille, 15, 16 et 17 juin. Rens. à l'Olympia (1) 742.25.49. □

24 jusqu'au 28, récital exceptionnel de **Léo Ferré**, à la Maison des Arts André Malraux à Créteil. Rens. et réservation au (1) 899.94.50. □

24 jusqu'au 28, à Plaisir, dans les Yvelines, une semaine intitulée **Un bout de chemin avec les Tsiganes**. Toute la semaine, à la salle Flora Tristan (centre socio-culturel), peinture de Van Hamme, maquettes de Warangot et photos de Matéo Maximoff. Le mercredi, au cinéma Becker, centre commercial des Sablons, film **Qui chante là-bas** suivi d'un débat avec Matéo Maximoff (écrivain), Bertrand Bary (MRAP), M. Prat (Association de Promotion des Yvelines) et des voyageurs de Plaisir. Le vendredi à la Salle des fêtes des Gatinnes, **Djama** (chanteur manouche) et le **Trio Briaval**. □

28 La troupe Ned'Jma présente **Et moi je suis resté sur une chaise**, à 20 h 30, au Centre culturel du Vésinet. Le 13 mai, elle sera à la M.J.C. de Sartrouville. Du 14 au 18 mai, tournée du spectacle **Amachou** (marionnettes algériennes), dans la région lyonnaise et à Thonon-les-Bains. La troupe sera également au Festival de l'Immigration de Versailles avec **Barka ou la vie parisienne**. Rens. (1) 845.86.69. □

28 A 15 h, 17 rue des Petites Ecuries, 75010 Paris, un film canadien bouleversant, **Plus jamais d'Hibakusha**. (Ce terme désigne au Japon les survivants d'Hiroshima). Débat avec la chanteuse Martine Sarri. □

29 **Danielle Kelder** donne un récital au Forum des Halles, à Paris. Rens. au (1) 297.53.47. □

MAI

2 jusqu'au 12, **Hermann Van Veen**, chanteur néerlandais au Palais des glaces. Rens. au (1) 607.49.93. □

2 jusqu'au 26, le Théâtre Noir présente **Le Zoulou** de Tchicaya Utam'Si, dans une mise en scène de B. Jules-Rosette, tous les soirs à 20 h 30, le dimanche à 17 h. Relâche le lundi. Cette pièce a été créée en 1976 au 30^e Festival d'Avignon. Rens. Théâtre Noir - 16, rue Louis Braille, 75012 Paris, tél. (1) 346.91.93. □

4 et 5, séminaire sur le thème **Racisme et antiracisme aujourd'hui**. Rens. ERM-CES, 82, rue Cardinet - 75017 Paris, tél. (1) 267.07.60. □

5 **Assises de la paix et du désarment** à Paris, organisées par le Mouvement de la Paix à Paris, au 4 place Saint-Germain-des-Prés. Débats, librairie, vidéo, exposition. □

5 et 6, **L'Institut de percussions** organise un stage de percussions et abordera le week-end la connaissance sonore des instruments, l'étude rythmique et la mise en place du jeu individuel et collectif. Ouvert à tout public. Direction des stages assurée par Henri Guédon. Rens. et insc. tél. (1) 203.41.34. □

ET ENCORE

ACCORDÉON. La Maison de la culture de Seine-St-Denis propose un **Mai de l'accordéon**. Rendez-vous national et international des accordéons, bandonéons et concertinas. Douze concerts dans les salles de la Maison de la Culture à Aulnay-s/Bois et Bobigny. De nombreuses interventions d'artistes dans les rues, les marchés, les entreprises du département. Deux soirées consacrées à la danse avec un bal musette animé par Jo Privat et un bal cajun avec Belton Richard. Rens. Maison de la Culture, B.P. 71, 93002 Bobigny Cedex, tél. (1) 831.11.45. □

DOCUMENTATION. La bibliothèque du MRAP est ouverte. Pour la documentation venez le lundi après-midi entre 14 et 16 h sauf pendant les congés. Assurez-vous cependant de son fonctionnement en téléphonant les lundis matin au 806.88.00. M.R.A.P., 89, rue Oberkampf - 75011 Paris.

METZ. Artisans du monde : un nouveau groupe à Metz, présent sur le marché tous les samedis matins, pour faire connaître les produits du Tiers-monde. Rens. à Artisans du monde, 8, rue Charles Nauroy, 57050 Metz. □

CINÉ-CLUB. Ouverture d'un ciné-club interculturel : **La Péniche Atmosphère** au niveau du 200, quai de Jemmapes -75010 Paris (métro Jaurès). Tous les mardis séance à 20 h 30 où sont programmés des films algériens, sénégalais, tunisiens, marocains, palestiniens et une nuit de cinéma, de 1 h à l'aube, un samedi par mois. La nuit du 7 avril 1984 sera un « **Aperçu du cinéma égyptien** », avec **Le porteur d'eau est mort** de S. Abou Seif, **Salama** avec Oum Keltoum et **Le retour de l'enfant prodige** de Y. Chahine. Le 28 avril **Nuit comiques d'ailleurs** : Hassan Terro (Algérie), **Un dessert pour Constance** (Mali-Antilles) et **Touki-Bouki**. Rens. I.S.M. 12, rue Guy de la Brosse, 75005 Paris. Tél. : (1) 535.12.11. □

THESE. Le prix de Thèse de l'Harmattan est destiné à récompenser la meilleure thèse de troisième cycle de l'année, soutenue par un étudiant africain dans une université française ou étrangère. La thèse récompensée sera imprimée gratuitement par les éditions de l'Harmattan et le lauréat en recevra une cinquantaine d'exemplaires hors commerce. Candidature : les thèses présentées devront être conformes aux règlements concernant les thèses de troisième cycle. Elles devront avoir été soutenues durant l'année précédant l'attribution du prix et avoir obtenu la mention « très bien ». Aucune discipline n'est exclue a priori. Les auteurs de thèses ne sont pas admis à présenter leur ouvrage. Seules seront examinées les thèses présentées par leur rapporteur ou par le président du jury. Une photocopie du P.V. est nécessaire. Les manuscrits qui auront concouru ne seront pas restitués. Attribution : Le prix sera attribué par un comité comprenant un représentant des éditions de l'Harmattan et des personnalités dont les noms ne seront rendus publics qu'après l'attribution du prix. Les candidatures pour les thèses soutenues entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre 1983 sont reçues aux éditions de l'Harmattan, 7, rue de l'Ecole Polytechnique, 75005 Paris, jusqu'au 1^{er} mai 1984.

Danièle SIMON

DES MAGASINS POUR DES TEMPS NOUVEAUX



**BESANÇON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé**

**GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, avenue Gabriel-Péri
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place**



**BESANCON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé**

**GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, av. G.-Péri
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place
GRENOBLE FONTAINE : Centre Commercial Record**

ORGEVAL : Centre Commercial "Les seize arpents"

BERNARD LEWIS

Comment l'Islam a découvert l'Europe

Postface de Maxime Rodinson

L'Europe a été accusée d'avoir inventé l'« orientalisme » afin de dominer les pays d'Orient. L'Islam, lui, n'a pas créé d'« occidentalisme ». Pourquoi s'est-il contenté de reproduire des clichés qui expliquent aujourd'hui largement sa méconnaissance de l'Occident ?

Collection Armillaire, 352 p., 130 F.

Armillaire, une collection animée par Eric Vigne.

Bernard Lewis

Comment l'Islam a découvert l'Europe

GILLES KEPEL

Le Prophète et Pharaon

Les mouvements islamistes dans l'Égypte contemporaine

Préface de Bernard Lewis

Attentats de Beyrouth, événements d'Iran, assassinat de Sadate, l'islamisme, volonté de restaurer une société de justice et de transparence, fait la « une » de l'actualité. A-t-il déclaré la guerre à l'Occident ? Pas autant qu'aux impostures et au despotisme des états indépendants musulmans.

Collection Armillaire, 256 p., 110 F.

Gilles Kepel

Le Prophète et Pharaon

Les mouvements islamistes dans l'Égypte contemporaine

GEORGE F. KENNAN

Le mirage nucléaire

Les relations américano-soviétiques à l'âge de l'atome

Préface de Claude Julien

Par l'un des plus grands experts américains des affaires soviétiques, un livre majeur pour prendre enfin la mesure exacte des risques de guerre mondiale. Contre l'exploitation irrationnelle de la « peur nucléaire », une analyse lucide et raisonnée de la politique de défense des deux superpuissances et des menaces qui pèsent sur la paix.

Collection Cahiers Libres, 264 p., 78 F.

YVES LACOSTE

UNITÉ & DIVERSITÉ DU TIERS MONDE

DES REPRÉSENTATIONS PLANÉTAIRES AUX STRATÉGIES SUR LE TERRAIN

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE / HÉRODOTE



George F. Kennan

LE MIRAGE NUCLEAIRE

Les relations américano-soviétiques à l'âge de l'atome

A. MATTELART,
X. DELCOURT,
M. MATTELART

La culture contre la démocratie

L'audiovisuel à l'heure transnationale

Résultat d'une vaste enquête mondiale sur les bouleversements qu'entraîne pour le cinéma et la télévision l'arrivée des satellites et des « nouveaux médias », ce livre apporte une masse d'informations inédites et des interprétations originales et novatrices.

Collection Cahiers Libres, 228 p., 69 F.

A. Mattelart, X. Delcourt, M. Mattelart

La culture contre la démocratie?

L'audiovisuel à l'heure transnationale



YVES LACOSTE

Unité et diversité du tiers monde

Des représentations planétaires aux stratégies sur le terrain

Enfin réédité, en un seul volume, le livre qui présente une vision géopolitique du tiers monde, avec une méthode qui permet de saisir à la fois son unité réelle et la diversité des situations concrètes.

« Excellent, nuancé, plein de matières à réflexion » L'Histoire.

Collection Hérodote, 570 p., 165 F.



Éditions La Découverte

1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris